279

La Laitière de Montfermeil

302

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL,

Vaudeville en cinq Années,

IMITÉ DU ROMAN DE M. PAUL DE KOCK,

PAR MM. ÉMILE, BRAZIER ET RENÉ PÉRIN.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 août 1827.

DEUXIÈME ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PARIS.

BARBA, ÉDITEUR EN LIBRAIRIE,

COUR DES FONTAINES, N. 7,

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1827

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Personnages.	Acteurs.
AUGUSTE DALVILLE.	MM. LAFONT.
BERTRAND.	FONTENAY.
DESTIVAL.	LEPEINTRE jeune.
PHILIPPE.	DAVENNE.
COMTOIS.	VICTOR.
PIERRE.	DÉROUVÈRE.
ÉTIENNE.	ÉMILIEN.
COCO GIRARD.	L'enfant LEPEINTRE.
DENISE FOURCY.	Mmes JENNY COLON.
MARGUERITE.	GUILLEMIN.
ÉLODIE.	IRMA.
CÉLINE.	DELISLE.
JULIETTE.	HUBY.
PERSONNAGES MUETS.	

(*Renvoyé à la fin pour les costumes des personnages.*)

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs).

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LA LAITIÈRE DE MONTFERMEIL.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grande route qui conduit au village de Montfermeil ; elle est bordée par une forêt. Un banc de gazon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, BERTRAND, CHOEUR.

Au lever du rideau, on entend chanter en chœur dans la coulisse :

Air : *Ah! l' bel état.*

Ah ! l' bel état
Qu' l'état d' soldat !
On risque chaq' jour sa vie
Pour la gloir' de sa patrie.
Heureux celui qui peut mourir
Pour la défendre et la servir.

On entend encore ces mots :

Alte, front! Reposez armes! En place, repos!

BERTRAND, *dans la coulisse.*

Hé! hé! doucement, la Grise...

AUGUSTE, *entrant en scène.*

Attache-la, mon vieux.... Le temps est superbe ; nous ne sommes plus qu'à cinq lieues de Paris, tout près du

château d'Estival....; et, puisque le détachement fait halte, je veux me recueillir un peu.

BERTRAND.

Il pose son fusil et son bonnet près d'un arbre.

Mon lieutenant, la Grise est au repos.

AUGUSTE.

Ton lieutenant!... Mon brave, je vais bientôt cesser de l'être.

BERTRAND.

Mon lieutenant, si c'est pour passer capitaine... L'avancement est agréable. Quand ça serait major!...

AUGUSTE.

Non, du tout. Je me retire du service; j'ai envoyé ma démission au ministre de la guerre.

BERTRAND.

Pas possible, mon lieutenant!

AUGUSTE.

Air : *Vaudeville du Mariage à la hussarde.*

Eh quoi, Bertrand, veux-tu que j'aille
Languir encor pendant long-temps,
En attendant que la mitraille
Vienne un jour éclaircir nos rangs?
En temps de paix, un militaire
Ne peut trouver à se pousser;
Du moins, Bertrand, pendant la guerre
Le canon nous fait avancer.

Il va s'asseoir sur le banc et quitte son bonnet.

BERTRAND.

Eh! mon Dieu, Monsieur, le canon a encore ses préférences; il fait des passe-droits comme un autre... Je suis payé pour le savoir.

Air : *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Les boulets, dans nos jours de fête,
Dans nos rangs pleuvaient par milliers,
Ou bien ils passaient sur ma tête,

Ou bien ils tombaient à mes pieds.
Chaqu' fois qu'un' bomb' v'nait emporter la cuisse
D'un vieux troupier ou d'un jeune soldat,
Je me disais : R'tirons-nous du service,
J' n'aurai jamais d' bonheur dans mon état.

Mon bâton de maréchal, à moi, c'est les galons de sergent..., et encore, quand je saurai lire... Ah Dieu! si mes parens m'avaient seulement appris l'écriture!... parce que la lecture, ça serait venu tout seul après... Pour en revenir à vous, mon lieutenant, qui êtes jeune, avec ce que vous avez attrapé d'éducation, vous avez tort de dire adieu au service, vous y perceriez!...

AUGUSTE.

Non!... J'ai vingt-cinq ans... Un oncle que j'ai eu le malheur de perdre, m'a laissé vingt mille francs de rente....

BERTRAND.

Oh Dieu! il ne m'en faudrait que la moitié d'un oncle comme celui-là.

AUGUSTE.

Je veux vivre indépendant... goûter un peu des plaisirs de la capitale.

BERTRAND.

Mais, mon lieutenant, il me semble que, jusqu'à présent, l'uniforme ne vous a pas trop gêné pour ça. Dans toutes les garnisons où nous avons été, en ai-je porté de ces billets doux!... Le service est dur de ce côté-là.

AUGUSTE.

Il se lève.

Tu te plains, mon vieux camarade?

BERTRAND.

Du tout, mon lieutenant.

AUGUSTE.

Est-ce que tu voudrais me quitter?

BERTRAND.

Moi, vous quitter! jamais, mon lieutenant; mais je me disais à part moi : Le lieutenant aurait bien dû se borner à une demi-douzaine par garnison, ça eût été honnête et moral. Par exemple, dans la petite ville d'où nous sortons, à qui n'avons-nous pas fait la cour? Cette marquise d'Harviliers...

AUGUSTE.

Les plus beaux yeux noirs!

BERTRAND.

La femme du contrôleur....

AUGUSTE.

Les plus jolis yeux bleus!

BERTRAND.

La nièce du sous-préfet....

AUGUSTE.

Une coquette délicieuse!

BERTRAND.

La sœur du receveur particulier....

AUGUSTE.

La naïveté la plus aimable!...

BERTRAND.

Oh! alors..., si c'est ainsi, mon lieutenant, rien de plus juste..., vous ne pouviez pas faire autrement..., la raison est de votre côté. Je conviens que le nouveau a bien des charmes!...

Air : *Vaudeville de Partie.*

Mon lieutenant, il faut m'en croire,
De bons princip's je suis imbu;
Aussi le vin que je vais boire
Vaut toujours mieux que celui que j'ai bu.

AUGUSTE.

En amour, aussi d'ordinaire,
Pour peu qu'on soit mauvais sujet,
La femme à qui l'on cherche à plaire
Vaut mieux que celle à qui l'on plaît.

Connais-tu rien au monde de plus séduisant que le sourire de l'objet qu'on aime, de plus enivrant que celui de l'objet dont on est aimé ?.. Quant à moi, je ne puis voir impunément une jolie figure. Deux beaux yeux me mettent hors de moi ; l'amour que j'ai pour les femmes est un sentiment général qui s'étend à tout le sexe. Et toi même, Bertrand,

Air : *Du Bouffe.*

Quand tu vois du Champagne,

BERTRAND.

J'en bois.

AUGUSTE.

Bordeaux et vin d'Espagne,

BERTRAND.

J'en bois.

AUGUSTE.

Verse-t-on le Madère ?

BERTRAND.

Je l' bois.

AUGUSTE.

Et quand vient le Tonnerre ?

BERTRAND.

Je l' bois.

AUGUSTE.

C'est comme moi.

Même air.

Ou vive ou languissante,
Ma foi,
Toute femme est charmante
Pour moi,

Aussi je te l'atteste,
Bertrand,
Mon cœur jamais ne reste
Vacant.

BERTRAND.

Pour ce qui est de ça, mon lieutenant, si vous avez besoin d'un certificat...

AUGUSTE.

Tu vois que nous nous entendons bien...

DENISE, *dans la coulisse.*

Hue..., hue... donc, Jean-le-Blanc.

AUGUSTE.

Ils remontent la scène.

Qu'est-ce qui vient là? une paysanne..., c'est tout jeune!...

DENISE, *brusquement.*

Veux-tu ben trotter, méchante bête!...

AUGUSTE.

Des yeux charmans!...

BERTRAND.

Et une voix de tambour-maître.

Denise entre en scène une boîte à la main.

SCÈNE II.

DENISE, AUGUSTE, BERTRAND.

AUGUSTE.

Il va au-devant d'elle.

Une jolie bouche!... C'est la fraîcheur du village.

DENISE.

Dites-donc, a'-vous bentôt fini de m'argarder?

AUGUSTE.

Est-ce qu'il n'est pas permis de vous admirer?

DENISE.

J' aimons pas qu'on m' fisque comme ça.

BERTRAND.

La petite a la parole en main.

AUGUSTE.

Voulez-vous me vendre du laît, charmante laitière ?

DENISE.

J'en avons plus.

AUGUSTE.

Est-ce que vous en apportez à Paris ?

DENISE.

J' n'allons pas si loin qu' ça.

AUGUSTE.

Où allez-vous donc ?

DENISE.

J'allons chez M. Destival... Eh! mais, vou êtes ben curieux !...

AUGUSTE, *voulant lui prendre la taille.*

Elle est adorable !

DENISE *le repoussant..*

Là ! là !... calmez-vous !...

Air : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Allons, allons, à bas les mains ou j' tape,
J'avons d' l'honneur et je n' plaisantons pas ;
Je ne sons point d' ces filles qu'on attrape
En leux disant qu'ell' avont des appas.
Quand je rirons, ça s'ra pour l' mariage ;
Vous m'avez l'air de ces jeun' étourdis
Qui voudriont fair l'amour au village,
Mais qui r'tournont se marier à Paris.

AUGUSTE.

Savez-vous, ma belle, qu'en vous voyant si jolie, je vous aurais crue moins farouche ?

DENISE.

Voyez-vous?... ce beau Monsieu, y croyait qui allait

me tourner la tête... ; ça n' tourne pas si vite cheux nous.

AUGUSTE.

J'ai dans l'idée que vous n'êtes pas aussi méchante que vous voulez le paraître.

DENISE.

Eh bien ! vous vous trompez ; je ne sons pas bonne du tout... ; demandê à tous les jeunes gens de Montfermeil, comme je les recevons... Oh ! Denise Fourcy, t'est connue dans le pays.

AUGUSTE.

Denise Fourcy..., bon, je sais votre nom.

DENISE, *riant.*

Eh ben ! après ?... à quoi que ça vous avancera ?

AUGUSTE.

A vous retrouver quand je le voudrai.

DENISE.

Pardi, je n' sommes pas perdue... et on me r'trouve ben.

AUGUSTE.

Quoi ! Denise, à votre âge, jolie comme vous l'êtes, vous n'avez point d'amoureux ?

DENISE.

Ça vous intéresse-t'y ?

AUGUSTE.

Oh ! beaucoup.

DENISE.

Au village, j' sommes pas pressées.

AUGUSTE.

Au village on a un cœur...

DENISE.

Oui, mais y n' prend pas feu comme vos petits cœurs d'amadou.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

AUGUSTE.

Elle est vraiment fort drôle!

DENISE.

Elle!... Il est honnête, le militaire!... *Elle!*... n'dirait-on pas que j'avons gardé....

AUGUSTE.

Il ne tient qu'à vous que, dans un moment, nous ne soyons les meilleurs amis du monde; et pour commencer, il faut que je vous embrasse.

DENISE.

N'approchez pas!...

Air : *De l'objet que j'aime.*

Je m'en vas me fâcher pour tout d' bon.
Ah! ah! monsieur l' militaire,
M'sieur l' militaire,
Finissez donc! finissez donc! finissez donc!

AUGUSTE, *la lutinant.*

Mais vous prenez feu,
Ce n'est qu'un jeu....

DENISE, *se débattant.*

Lâchez-moi l' bras, (*bis.*)
Je ne rions pas;
Monsieur, j' vas vous flanquer une tape.
Que diriez-vous enfin
Si cette main,
D'un bon soufflet
Vous gratifiait?

AUGUSTE.

Ah! je rirais, (*bis.*)
Et je dirais :
Je le mérite bien.

Denise lui donne un soufflet et se sauve.

BERTRAND, *riant.*

Attrape!... attrape!...

SCÈNE III.

AUGUSTE, BERTRAND.

BERTRAND.

Est-y enfoncé mon lieutenant! est-y enfoncé!

AUGUSTE.

Diable de fille! elle y allait de bon cœur.

BERTRAND.

Ah! dam, ce n'est pas comme les dames de la ville, ça se défend pour de bon.

AUGUSTE, *se frottant la joue.*

Au surplus, elle n'est pas si jolie que je le croyais d'abord.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, COCO, BERTRAND.

COCO *arrive en pleurant.*

Air : *De Bérat.*

J'ai perdu mon chevreau, (*bis.*)
Il était le plus beau du hameau.
Il connaissait Coco
Comm' le chien du troupeau.
J'ai perdu mon chevreau. (*bis.*)
Ah! ah! ah! ho! ho! ho! (*bis.*)

Quand j' vas rentrer à c' soir,
Que d' coups je vas r'cevoir.
On va me dire sans doute,
Tu t' s'ra t'amusé z'en route,
Avec ça que queq' fois,
Il m'arrive ben souvent
De jouer dans le bois
Avec l' petit Gros-Jean.

AUGUSTE, *allant à lui.*

Qu'as-tu donc, mon petit bonhomme?

Il l'emmène, s'assied, et le garde près de lui jusqu'au moment où l'on entend appeler : *Coco!... Coco!...*

COCO.

J'ai perdu mon chevreau, etc.

AUGUSTE, *à Coco qui pleure.*

Il ne faut pas pleurer,
Tout peut se réparer. (*bis.*)

COCO.

Quand ell' se met en colère,
Si vous voyiez ma grand'mère.....
Je ne l' dis qu'à vous deux,
Ell' vous fait de grands pas,
Ell' vous fait de grands yeux,
Ell' vous fait de grands bras....
J'ai perdu mon chevreau, etc.

BERTRAND.

Ah ça! mais..., comment diable as-tu fait?...

COCO, *pleurant.*

C'est pas ma faute, c'est la fille à Simoneau qui m'a dit d'aller dire à Pierre-le-Doux qu'all' amènerait ses vaches dans un coin du bois, ous que le pâturage était meilleur, parce qu'il n'y venait jamais personne.....

BERTRAND.

Dites donc, mon lieutenant, parlant par respect..., si on faisait tambouriner son chevreau par les tambours du régiment?...

AUGUSTE.

Non. Tiens, mon petit bonhomme, voilà de quoi acheter quatre chevreaux.

Il lui donne une pièce d'or.

COCO.

Ça n' se peut pas..., quatre..., nous aurions pas de place pour les mettre...

BERTRAND.

On les met à la broche.

AUGUSTE.

Ton père est donc dans l'indigence ?

COCO.

Oh! non, il n'a jamais d'argent.

BERTRAND, *à part.*

Mon lieutenant qui croit que ce bambin a fait ses études.

AUGUSTE.

Alors, il est donc malheureux ?

COCO.

Puisqu'il n'a pas d'argent. Mais il travaille tous les matins, et puis, le soir, je vas le trouver à la Grande-Pinte..., parce que c'est au cabaret ; et, comme on ne boit pas de vin cheux nous, mon grand-père, il lui en faut toujours un peu pour se soutenir, parce qu'il marche toujours de travers.

BERTRAND.

Brave homme !...

COCO.

Et je vas le chercher, pour qu'il ne se perde pas en chemin.

AUGUSTE.

Et tu n'as pas d'autres parens ?

COCO.

J'ai ma grand'mère Marguerite.

AUGUSTE.

Ta bonne-maman ?

COCO.

Non, elle n'est pas bonne ; elle me donne le fouet tous les jours... et les dimanches encore.

AUGUSTE.

Si tu n'es pas sage ?...

COCO.

Tiens ! je suis pas sage !... je connais mes lettres, et ma grand'mère les connaît pas... (*Il chante.*) J'ai perdu...

AUGUSTE.

Et les aimes-tu bien tes parens ?

COCO.

Puisque je n'en ai pas d'autres à aimer...Il y a bien quelqu'un dans le village que j'aime mieux; mais faut pas le dire..., c'est Denise..., la petite laitière.

AUGUSTE.

Denise Fourcy!.. (*se frottant la joue*) je la connais ; je l'ai vue tout à l'heure.

COCO.

C'est celle-là qu'est bonne... Elle me donne du lait en cachette, et elle n'y met pas d'eau, comme la fille à Robert. Ah ! en parlant de la fille à Robert, que je vous raconte :...

Air : *Vaudeville du ballet des Pierrots.*

Figurez-vous qu' la s'main' dernière,
Comme je m'en allais aux champs,
Son pot au lait était par terre,
V'là qu' je laiss' tomber mon pain d'dans.
Voilà qu' jusqu'au fond mon pain glisse,
Mais en cherchant à l' rattraper,
Je l' laissais r'tomber par malice
Pour lui donner l' temps de tremper.

AUGUSTE.

Il met son bonnet.

Il est fort intéressant ce petit garçon.

BERTRAND.

Ça ferait un joli troupier, ce petit trapu...

On entend dans le lointain :

Coco !... Coco !... où est-il fourré ?...

COCO.

Ah ! v'là ma grand'mère !.. je vas être battu !... Prête-moi ton grand sabre, que je me défende.

AUGUSTE.

Rassure-toi..., nous te défendrons nous-mêmes.

COCO.

Ah ! il ne faut pas lui faire de mal.

SCÈNE V.

COCO, AUGUSTE, LA MÈRE MARGUERITE, BERTRAND.

MARGUERITE, *entrant.*

Coco... Voyez un peu s'il répondra....

COCO, *jouant.*

Cou... cou... Je suis là !...

MARGUERITE.

Avancez ici... Monsieur...

COCO, *à Auguste qui lui donne la main.*

Ne me laissez pas aller !...

MARGUERITE.

A qui que je parle ?

AUGUSTE.

Pardon, Madame, je dois prendre la défense de votre petit-fils.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur, avez-vous quelques droits sur cet enfant? Les militaires ! ça se croit tout permis. Arracher un pauvre enfant des bras de sa mère !... Et ce petit vaurien qui est déjà compère et compagnon. Non, Monsieur, vous ne l'emmènerez pas, je vais chercher le Maire qui est à la Grande-Pinte.

BERTRAND.

Ils sont donc tous à la Grande-Pinte, dans ce pays-ci !

AUGUSTE.

Eh bon Dieu, Madame, qui a parlé de vous priver de votre enfant?... Il ne s'agit point de cela. Cette idée ne nous est pas venue un seul instant. Mais j'ai des excuses à vous faire : je suis la cause innocente d'un malheur...

COCO, *à part.*

Tiens, il va mentir pour moi.

AUGUSTE.

Il a égaré son chevreau...

COCO, *chantant.*

J'ai perdu....

MARGUERITE.

Il a perdu.... Comment, petit misérable !... Ah ! nous allons voir !

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Apaisez-vous... J'ai cru devoir réparer, autant qu'il était en moi, cette perte. Une pièce de quarante francs...

COCO, *la montrant.*

La voilà !... la voilà !...

Allant près de sa mère.

MARGUERITE.

Donnez cela...; Monsieur... Quand on s'y prend de cette manière... quarante francs pour réparer ses torts ! on est bien libre, certainement....

BERTRAND.

Elle voudrait ben en avoir un second à perdre.

AUGUSTE.

Cet enfant m'intéresse...

MARGUERITE.

Ah ! c'est bien le plus joli petit garçon ! Il n'est pas débarbouillé ; mais le dimanche, c'est un amour !

Mouchez-vous donc, et tenez-vous droit. Monsieur, il a de l'esprit... et des moyens ! il connaît ses *o*, ses *a*. Ah ! si nous n'étions pas si pauvres !

AUGUSTE.

Je suis garçon... fort à mon aise... acceptez ces cinquante écus, et veuillez les employer à l'éducation de cet enfant...

MARGUERITE.

Ah ! Monsieur !...

AUGUSTE.

Mais songez qu'ils sont destinés pour lui.

MARGUERITE.

C'est bien entendu... c'est pour lui, et rien que pour lui ? (*A part.*) Je vais me faire faire un casaquin neuf.

AUGUSTE.

Je reviendrai m'assurer de ses progrès.

MARGUERITE, *à part.*

Une fois la tête tournée, il n'y pensera plus. Coco, remerciez Monsieur...

COCO.

Dis donc, viendras-tu jouer à la bataille ?...

AUGUSTE.

Oui, oui, mon petit ami...

Il l'embrasse. On entend le roulement.

BERTRAND.

Mon lieutenant....

AUGUSTE.

J'y vais ; adieu brave femme ; adieu, mon petit ami.

COCO.

Adieu, les soldats.

CHOEUR, *dans la coulisse.*

Ah ! l' bel état
Qu' l'état d' soldat !

On risque chaqu' jour sa vie
Pour la gloir' de sa patrie.
Heureux celui qui peut mourir
Pour la défendre et la servir!

Les soldats traversent le théâtre.

COCO.

C'est drôl' quand j'entends l' tambour battre,
Quoique je n' soyons qu'un enfant,
Je ris, je dans', j' fais l' diable à quatre;
Rien ne met en mouvement
Comme le bruit d'un roulement.

MARGUERITE, *voulant le faire rentrer.*

Allons, en route!...

COCO, *se sauvant de ses mains.*

Paix donc ! écoute :
Rataplan....

MARGUERITE.

Veux-tu bien rentrer à l'instant.

COCO, *s'échappant encore.*

Tiens, vois donc là-bas, ma grand' mère,
Comme c'est beau le militaire !

MARGUERITE.

Rentreras-tu ? petit garnement.

COCO, *écoutant le tambour.*

Un moment.... rataplan,
Un moment.... rataplan,
J' veux voir passer tout l' régiment.

CHOEUR.

Ah ! l' bel état
Qu' l'état d' soldat !
On risque chaqu' jour sa vie
Pour la gloir' de sa patrie.
Heureux celui qui peut mourir
Pour la défendre et la servir !

Marguerite et Coco rentrent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un jardin fermé par une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS, DOMESTIQUES.

COMTOIS.

Eh bien! Messieurs, tout est-il prêt pour la fête que M. Destival, mon maître, donne aujourd'hui?

TOUS.

Oui, M. Comtois.

COMTOIS.

Vous avez pensé à tout?

TOUS.

Oui, M. Comtois.

COMTOIS.

Vous avez mis de côté un panier de vin de Champagne pour l'office?

TOUS.

Non! non! non!

COMTOIS.

J'étais sûr que vous oublieriez l'essentiel.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

UN DOMESTIQUE.

Je vais en chercher deux.

COMTOIS.

A la bonne heure! Il faut faire honneur à la fortune de ses maîtres. J'entends des voitures ; on ouvre la grande porte. Allez recevoir les maîtres, et beaucoup de politesses aux domestiques.

LE DOMESTIQUE.

Oui, M. Comtois.

Les domestiques sortent.

SCÈNE II.

COMTOIS, DESTIVAL.

DESTIVAL.

On arrive déjà, Comtois?

COMTOIS.

Oui, Monsieur... Je crois avoir entendu le cocher de ces dames de l'Opéra.

DESTIVAL.

Je te recommande particulièrement le jeune Auguste Dalville... et son fidèle soldat.

COMTOIS.

J'ai entendu parler à Monsieur d'une association...

DESTIVAL.

Une bagatelle... Ce pauvre Dalville ne sait que faire de 260,000 francs qui lui restent, et, par amitié pour lui, j'ai consenti à les prendre... à les faire valoir.

COMTOIS.

C'est toujours pour cela que Monsieur prend l'argent de ses cliens.

DESTIVAL.

Tu as envoyé mon tilbury à Malvina?

COMTOIS.

A midi, il était à la porte de la Gaîté.

DESTIVAL.

Femme charmante!... elle joue le mélodrame avec une énergie!... Si elle avait moins de chaleur, elle irait aux Français... As-tu fait placer dans le salon le violoncelle de Charles, le piano de Belfort, la harpe d'Élodie?

COMTOIS.

Oui, Monsieur.

Il sort.

DESTIVAL.

J'aime les arts, les artistes!... Ils sont faciles en affaires; ils ne connaissent pas le prix de l'argent, c'est agréable dans les transactions... Ah! en voilà déjà une partie.

SCENE III.

CÉLINE, DESTIVAL, ELODIE, THÉODORE, ET TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Doche fils.

Nous arrivons ici de toutes parts,
Qu'à s'amuser tout le monde s'apprête;
Chez Destival c'est aujourd'hui la fête
De l'amitié, des amours et des arts.

ÉLODIE.

Charmante maison de campagne!... C'était autrefois à ce pauvre diable de Gerval, le banquier. Il a manqué, je crois?

DESTIVAL.

Oui... j'ai arrangé ses affaires.

ÉLODIE, *à Céline.*

Et il s'est arrangé de la maison.

Pendant cette scène, la société va et vient dans les jardins, et se retrouve réunie en scène à l'entrée de Bertrand.

CÉLINE.

Mais, c'est un petit château !... Ce cher Destival, il a un goût !...

DESTIVAL.

Ça? ce n'est rien, et cela me coûte un argent fou.

ÉLODIE.

C'est une bagatelle pour vous. Aurons-nous le petit basson des Bouffes?

DESTIVAL.

Mieux que ça : un jeune homme charmant, un amateur, M. Auguste Dalville.

CÉLINE.

Dalville! je le connais beaucoup ; il a une jolie fortune.

ÉLODIE.

J'en ai entendu parler.

CÉLINE.

Je l'ai souvent vu à l'Opéra ; il ne manque pas une représentation de Nina.

DESTIVAL.

Quand vous jouez... c'est tout simple ; je n'en manque pas une non plus... Toutes les fois qu'il y a opéra, on est bien sûr de me trouver au foyer.

Air : *Des devoirs de la chevalerie.*

C'est là que mes heureux confrères
Dans les entr'actes vont s'asseoir ;
Ils y font de bonnes affaires,
C'est pour eux la bourse du soir,
Dont vous fixez le cours sans le savoir.
C'est là qu'on voit ce qui fait votre éloge :
Plus d'un banquier que l'amour a guidé,
Payer plus cher le coupon de sa loge
Que les coupons du tiers consolidé.

ÉLODIE.

Toujours méchant, ce cher Destival. Mais voici quelqu'un.

TOUTES LES FEMMES.

Ah! c'est M. Dalville!

ÉLODIE.

Eh non! c'est Philippe le peintre.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, CÉLINE, DESTIVAL, ÉLODIE, THÉODORE.

PHILIPPE.

Pardon, Mesdames, pardon, mon cher Destival, si je me suis fait attendre... Ce pays est délicieux! Il y a des vues d'un pittoresque!... J'en ai croqué trois ou quatre en passant.

DESTIVAL.

J'en retiens une; tous vos dessins sont charmans. (*A part.*) On m'a offert cent écus du dernier. (*A Théodore.*) C'est comme vous, jeune Phidias... je vous retiens votre ébauche de cette belle statue d'Hébé... Il me la faut. Cela me manque. (*A part.*) Dans dix ans, cela aura de la valeur. (*Haut.*) Ce sont surtout les productions des jeunes gens que j'aime; on suit leurs progrès. C'est, dit-on, le premier ouvrage, la première ébauche d'un talent naissant. Eh! mon Dieu! pour l'amitié, cela a toujours son prix.

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

En tableaux, dessins, gravure,
Je me forme un cabinet;
Mon salon en miniature
Sera bientôt au complet.
Aussi quel plaisir j'éprouve

A voir tous ces dons flatteurs,
Et plus tard ça se retrouve.

ÉLODIE, *à part.*

Dans les ventes d'amateurs.

CÉLINE.

Pour cette fois, j'aperçois le cabriolet de M. Dalville.

DESTIVAL.

Ce cher Dalville!... Je commençais à être inquiet. Allons au-devant de lui.

SCÈNE V.

BERTRAND, PHILIPPE, CÉLINE, DESTIVAL, ÉLODIE, THÉODORE.

BERTRAND, *à la cantonnade.*

Ayez surtout bien soin de la petite bête.

DESTIVAL.

Bertrand!... et ton maître!

BERTRAND.

Est-ce qu'il n'est pas arrivé, Monsieur?...

DESTIVAL.

Nous ne l'avons pas vu, et ce retard m'inquiète très-fort.

BERTRAND.

Restez donc tranquille, il se retrouvera. Vous le connaissez bien; amoureux de toutes les jolies filles qu'il rencontre sur son chemin.

ÉLODIE.

Ah! le vilain homme!

BERTRAND.

Il est descendu de cabriolet à une lieue, pour aller rendre visite à M. le marquis de Ravinel, qui a une fille charmante; et pour peu qu'il ait été détourné de son

chemin par quelques personnes qui ressemblent à ces dames...

ÉLODIE.

Monsieur le militaire est à bonne école, à ce qu'il paraît.

BERTRAND, *à part.*

Je n'y ai jamais été à l'école, sans ça je serais sergent.

ÉLODIE.

Mesdames, si vous m'en croyez, nous n'attendrons pas son maître.

CÉLINE.

Non, non, parcourons les jardins. N'est-ce pas, Destival ?

DESTIVAL.

Vous ferez ce que vous voudrez.

Air :

Le plaisir nous accompagne,
Agissez en liberté ;
Vous savez qu'à la campagne
Chacun va de son côté.

CÉLINE.

Je m'en vais au labyrinthe.

PHILIPPE.

On peut s'égarer par-là.

DESTIVAL.

Oh ! n'ayez aucune crainte,
Madame est de l'Opéra.

TOUS.

Le plaisir nous accompagne,
Agissons en liberté ;
Nous savons qu'à la campagne
Chacun va de son côté.

Tout le monde sort de plusieurs côtés.

SCÈNE VI.

BERTRAND, DESTIVAL.

DESTIVAL.

Tu es bien sûr que ton maître tiendra sa promesse.

BERTRAND.

Un militaire ne manque jamais à sa parole.

DESTIVAL.

Mais voilà près d'un an qu'il ne l'est plus.

BERTRAND.

Les principes sont toujours là, quand le fond est bon.

DESTIVAL.

Je vais monter à mon belvédère; et, braquant mon télescope sur les chemins des environs, il me sera facile de le découvrir, ce cher Auguste! Ma fête ne serait pas complète sans lui.

Il sort.

BERTRAND.

Je le crois bien!

SCÈNE VII.

BERTRAND.

Il tient aux espèces, l'ancien... il va voir quelle route ont pris les billets de banque pour les faire arriver plus vite... Ma foi, ce n'était pas la peine... Le v'là, mon lieutenant.

SCÈNE VIII.

BERTRAND, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Ah! le joli pays! le joli pays! Si j'étais riche, je vou-

drais acheter un château dans ce pays-ci, et j'y passerais six semaines tous les ans.

BERTRAND.

Ah! mon lieutenant, vous faites bien d'arriver ; vous êtes attendu avec impatience par le père aux écus.

AUGUSTE.

Eh bien, mon vieux Bertrand... tu vois que je me range, je spécule, je place mon argent.

BERTRAND.

Pourvu, mon lieutenant, que ce ne soit pas encore une façon de le perdre.

AUGUSTE.

Destival est un homme sûr ; il fait des affaires avec tous les quartiers de Paris. D'ailleurs, j'ai, depuis quelque temps, observé sa manière d'être ; il met beaucoup d'économie dans ses fêtes, dans ses plaisirs. Il n'a d'inclinations qu'aux théâtres secondaires ; c'est de l'ordre ça ; et les hommes d'affaires qui ont de l'ordre...

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

A ses concerts on entend des duchesses
Chanter pour de tristes chanteurs ;
A ses bals on voit des comtesses
Quêter pour de pauvres danseurs.

BERTRAND.

Qu'on est heureux, lorsque j'y pense,
De réunir une société
Où l'on chante par bienfaisance,
Où l'on danse par charité !

Mon lieutenant, ce n'est pas pour vous commander ; mais, du moment que vous le voulez, vous êtes le maître.

AUGUSTE.

Tu ne sais pas? je m'étais égaré tout à l'heure. En sortant de chez le marquis, j'ai aperçu une petite figure chiffonnée, la fille du maître d'école; et, comme je me disposais à l'accoster, il est sorti du bois un gros joufflu de paysan qui vous l'a prise sans façon sous le bras... Il n'y a plus de mœurs au village.

BERTRAND.

Bah! et le soufflet de l'année denière?

AUGUSTE.

Oui!... Mais depuis un an, la civilisation a fait de grands progrès dans ce pays-ci.

DENISE, *dans la coulisse.*

Laitière!... laitière!

Bertrand écoute, frappé du son de voix.

AUGUSTE.

Ces villageoises seront bientôt aussi avancées que nos grandes dames.

DENISE, *plus rapprochée.*

Laitière!

BERTRAND.

Mon lieutenant!

AUGUSTE.

Quoi?

BERTRAND.

Il me semble que cette voix...

AUGUSTE.

Eh bien, cette voix?...

BERTRAND.

C'est la petite laitière de Montfermeil.

AUGUSTE.

Denise!...

BERTRAND.

Je reconnais Jean-le-Blanc.

SCÈNE IX.

BERTRAND, DENISE, AUGUSTE.

DENISE.

Arrête donc, maudite bête, tu sais bien que nous ons affaire ici.

AUGUSTE.

Et oui! vraiment, c'est elle! Dis donc, Bertrand, elle est encore plus gentille que l'année dernière.

Denise entre avec une petite boîte de ferblanc à la main. Auguste, courant au-devant d'elle :

Eh quoi ! charmante Denise!... c'est vous ?

DENISE.

Eh ben ! qu'est-ce qui lui prend donc, à ce Monsieur ?

BERTRAND.

Vous ne me reconnaissez pas ?...

DENISE, *à Bertrand.*

Ah! tiens, c'est vous!... (*A Auguste.*) C'est... pardon, c'est que, voyez-vous, l'an dernier vous aviez...

Elle lui fait signe qu'il portait des moustaches.

DERTRAND.

Des moustaches ? mais mon lieutenant n'est plus militaire.

DENISE.

Ma foi, Monsieur, nous ons joliment parlé de vous.

AUGUSTE, *gaiement.*

Vous vous êtes occupée de moi ?

DENISE.

J'en ons évu quelqu'occasion.... et, c'est pas pour

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

dire, voyez-vous, ça m' fait pas de peine d' vous rencontrer.

AUGUSTE.

Vraiment, Denise... vous désiriez me voir?

DENISE.

Ma fine... oui, c'est si gentil ce que vous avez fait! c'est si généreux!... Quoiqu' vous soyez un peu trop cajoleux avec les filles, j' crois que j' vous le pardonnerions en mémoire d' ça.

AUGUSTE.

Eh! qu'ai-je donc fait pour m'attirer tous ces complimens?

DENISE.

Et Coco Girard... et son chevreau perdu... et la vieille grand' mère... et les cinquante écus!... est-ce que vous ne vous en remémoriez plus?

AUGUSTE.

Vous savez ça!

DENISE.

J'avons évu la visite de la vieille mère Marguerite, alle a fait ses emplettes à côté de cheux nous : un casaquin tout flambant neuf de cotonnade, et des jupons de futaine et des mouchoirs... du vrai Cholet... Quant au père Girard, il s'a donné du bon temps avec l's écus de son gas;... mais ça n'est pas votre faute : vous avez évu une belle idée, c'est d'un bon cœur. Voyez-vous, les bons cœurs, ça passe par-dessus tout. Oh! moi, les bons cœurs!...

Air : *C'est le gros Thomas.*

Tous ceux à qui j' plus
Disont que j' suis assez gentille,
Mais c' qui m' flatt' le plus,
C'est qu'ils trouv't que j' suis un' bonn' fille.
J' peux dir' que j' n'ai pas fait

L' plus petit méchant trait.
Aussi ben pour plaire à Denise
Si j' rencontr' quelqu'un à ma guise,
Qu' la bonté soit là,
C'est par-là qu'on m' prendra.

Cell'-ci vous entend
Quand on lui dit qu'elle est jolie ;
Une autre se rend
Parc' qu'on flatte sa coquett'rie;
Y en a d'autr's qu'on prend
Avec de l'argent.
Moi qui ne crois pas qu'la richesse
Puisse tenir lieu de la tendresse,
Qu' la bonté soit là,
C'est par-là qu'on m' prendra.

Elle se dispose à sortir.

AUGUSTE.

Encore un moment, Denise, je vous en prie.

DENISE.

Quoi que vous avez à me dire?

AUGUSTE, *légèrement.*

Je sens que plus je vous vois plus je vous aime.

DENISE.

Si c'est pour ça....

Elle va pour sortir.

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Cela vous fâche donc, que je vous aime?

DENISE.

Qué qu'ça m' fait; ça n'est pas dangereux.

AUGUSTE.

Ah! si vous vouliez m'entendre!

BERTRAND, *bas à Denise.*

Prenez garde à vous.

Denise fait un mouvement.

AUGUSTE.

Qu'avez-vous donc?

DENISE, *prenant ses pots.*

Rien... rien.... mais y faut que j' m'en aille.

AUGUSTE.

Voulez-vous me rendre un service ?

DENISE, *posant ses pots à terre.*

Un service !

AUGUSTE.

Vous vous rappelez ce petit garçon de l'an dernier ?

DENISE.

Coco Girard ?

AUGUSTE.

Sa figure m'a beaucoup intéressé dans le temps... et je ne sais pourquoi, mais je m'attache à cet enfant.

DENISE.

Ah ! nous ont z'aussi ben de l'amitié pour lui, pauvre petit !... Sa grand' mère est z'un peu dure à son égard ; son père est z'un homme qu' a de la boisson tous les dimanches...

BERTRAND.

C' n'est pas un vice.

DENISE.

Et on veut que c' pauvre bijou travaille... Ça n'a pas six ans... eh ben ! souvent ça n'a qu' du pain pour tout potage.... ben heureux encore quand ça n'est pas battu pour son souper... Ah ! si la chaumière au père Girard n'était pas si z'éloignée du village, son gas s' rait plus souvent à la maison qu' chez lui.

AUGUSTE.

Après ce qu'ils ont fait je ne puis plus avoir de confiance en ses parens... ils ont trahi l'engagement qu'ils avaient pris envers moi. Chargez-vous de lui ; achetez ce dont il a besoin, je m'en rapporte à vous. Enfin remplacez-moi : le voulez-vous ?

DENISE.

Ah! dam, c' n'est pas du mal.

AUGUSTE.

Prenez cette bourse; disposez de cela en faveur de mon petit protégé. Il s'agit de surveiller son éducation, d'en faire un homme.

BERTRAND.

Un soldat : c'est plus aisé.

DENISE.

Oh Dieu! mais c'est trop, ça : c'est z'une fortune!

AUGUSTE.

Ce n'est rien, mon enfant... Au reste, s'il y avait dans le village... un petit bout de terre à acheter, vous m'en feriez prévenir. Denise, j'irai vous voir.

DENISE.

Quand vous le voudrez... c'est qu' des pauvres gens, ça n'est pas bien engageant... mais nous ont toujours du lait, des œufs... des fromages à la... les aimez-vous les fromages à la crême?... Oh! pour les fromages à la crême, nous y ont la main!

Air : *Du Carnal.*

Tenez, Monsieur, j'en conviendrons sans honte,
Nous ont regret du p'tit mouv'ment d'humeur
Qui, l'an dernier, m' rendit la main si prompte.
Ce soufflet-là je l'ons toujours sur l' cœur.

AUGUSTE.

De vos regrets cette marque certaine
M'offre un espoir qu'il m'est doux de saisir;
Plus ce soufflet vous a causé de peine,
Et plus j'en dois éprouver de plaisir.

DENISE.

Si je pouvions vous l'ôter!

AUGUSTE, *s'approchant pour l'embrasser.*

Essayons.

BERTRAND.

Le lieutenant ne perd jamais la tête.

DENISE.

Nous-ont pas l' courage de vous r'fuser.

A l'instant où Auguste l'embrasse, Élodie paraît.

SCÈNE X.

BERTRAND, DENISE, AUGUSTE, ÉLODIE.

ÉLODIE.

Délicieux! délicieux!... Quoi! jusqu'aux laitières! Oh! je m'en souviendrai.

DENISE.

Quoi qu'elle a donc c'te grande dame?

AUGUSTE.

Élodie!

ÉLODIE.

Au surplus elle est fort gentille... et je vous fais mon compliment. (*A Destival qui entre en scène.*) Eh! arrivez donc, Destival; au lieu de braquer votre télescope sur les environs, si vous l'aviez dirigé par ici, vous auriez découvert le plus joli tableau champêtre...

SCÈNE XI.

BERTRAND, DENISE, AUGUSTE, DESTIVAL, ÉLODIE.

DESTIVAL, *à Denise.*

Qu'est-ce que vous faites ici?

DENISE.

J' sons venue, comme à l'ordinaire, vous apporter des fromages à la crême et du lait itou.

ÉLODIE.

Et itou recevoir un baiser d'un joli garçon.

AUGUSTE.

Élodie!... vous interprétez mal une action....

ÉLODIE.

Dont cette bourse pourrait donner l'explication.

DENISE.

C'te bourse... j'sons fière de l'avoir reçue, et peut-être que si madame savait...

AUGUSTE.

Denise, vous n'avez pas besoin de vous justifier.

BERTRAND, *à part.*

A la bonne heure!

DENISE.

C'est vrai, puisque j'ons rien à nous reprocher. Monsieur nous connaît bien, lui, puisque je l' servons depuis pus d'un an, et même que j' n'ons pas encore vu d' son arg...

DESTIVAL, *l'interrompant.*

Oui, oui, Denise, vous êtes une brave fille!

DENISE.

Air : *De la Fille mal gardée.*

Pour remplir vos ordr's secrets
R'posez-vous sur la laitière,
Monsieur Dalville; elle est fière
De répandre vos bienfaits.

Pendant le quatrain d'Élodie, Denise va prendre sa boîte.

ÉLODIE.

Je n'aurais pas pu le croire :
Dieux! que c'est sentimental;
Allons raconter l'histoire
De cet amour pastoral.

ENSEMBLE.

DENISE.

Pour remplir vos ordr's secrets
R'posez-vous sur la laitière,
Monsieur Dalville; elle est fière
De répandre vos bienfaits.

DESTIVAL.

Il n'a pas d'autres secrets
Avec la jeune laitière,
Mais la jeune fille est fière
De répandre ses bienfaits.

ÉLODIE.

Dalville a d'autres secrets
Avec la jeune laitière;
Nous savons pour l'ordinaire
Ce que sont de tels bienfaits.

BERTRAND.

Pour remplir vos vœux secrets,
R'posez-vous sur la laitière;
Mad'moiselle Denise est fière
De répandre vos bienfaits.

AUGUSTE.

Denise, de mon secret
Vous êtes dépositaire;
Ah! songez que le mystère
Ajoute encore au bienfait.

Denise sort d'un côté, Élodie de l'autre.

SCÈNE XII.

BERTRAND, AUGUSTE, DESTIVAL.

AUGUSTE.

L'étourdie!

DESTIVAL.

Vous m'aviez inquiété, mon jeune ami; je craignais qu'il vous fût arrivé quelque chose; mais enfin vous voilà, et je suis plus tranquille. Je ne vous demande pas comment il se fait qu'en arrivant ici vous vous soyez trouvé en pays de connaissance avec la jolie laitière de Montfermeil... A votre âge j'avais aussi de ces idées-

là... mais je ne savais par allier comme vous l'amour et les spéculations.

AUGUSTE.

Mon cher Destival, ne me louez pas tant. Sans les observations de mon fidèle Bertrand qui, tous les matins, me réveille pour me gronder, je ne me serais peut-être pas encore décidé à placer mes fonds.

DESTIVAL.

Comment! c'est à ce brave militaire?.. Brave militaire, j'espère qu'on a soin de vous!... Si vous avez besoin de quelque chose, mon brave, demandez, demandez.

BERTRAND.

Ma foi, Monsieur, ce n'est pas de refus, et je vous demanderai la permission de fumer ma pipe dans un coin du jardin.

DESTIVAL.

Avec plaisir, pourvu qu'on ne vous voie pas.

BERTRAND, *à part.*

Encore un fameux pékin, toi....

Il sort en battant son briquet.

SCÈNE XIII.

AUGUSTE, DESTIVAL.

DESTIVAL.

Vous êtes heureux d'avoir un serviteur comme celui-là.

AUGUSTE.

C'est un ami.

DESTIVAL.

Et c'est lui qui vous a enseigné ma maison ?

AUGUSTE.

Au contraire, il ne voulait pas que je plaçasse mes fonds chez vous ; il me tourmentait pour acheter une propriété.

DESTIVAL.

Une propriété! ça ne rapporte rien.

AUGUSTE.

Du moins, on n'a pas de chances à courir.

DESTIVAL.

Avec la manière dont on bâtit aujourd'hui!

Air : *Du verre.*

Si vous saviez présentement
Comme une maison se fabrique!
Souvent au moindre coup de vent
L'entre-sol est dans la boutique.
Aujourd'hui, sur un beau terrain,
S'élève un hôtel noble et grave;
Vous repassez le lendemain,
Il est descendu dans la cave.

Et d'ailleurs, des maisons! tout le monde en a. Ça rapporte 2, 3, tout au plus; ajoutez à cela les non-valeurs... les réparations... et puis, on connaît vos revenus; on sait de quoi vous vivez. La propriété a bien des inconvéniens; tandis que vous placez chez un banquier ou chez un agent d'affaires à 6, 7, taux honnête dont les intérêts vous assurent une existence agréable. Personne ne connaît votre fortune, et tout le monde l'exagère; ce qui n'est pas sans agrément pour un garçon. Ça l'aide souvent à faire un bon mariage; et j'ai moi-même quelque chose en vue pour vous.

AUGUSTE.

Ah! Destival, je ne songe point du tout à me marier.

DESTIVAL.

Vous connaissez le père, vous l'avez vu chez moi; le marquis de Ravinel.

AUGUSTE.

Sa fille est bien jeune; elle est jolie. Oui, je con-

nais le marquis. Je suis invité à une chasse qu'il donne lundi dans ses bois de Saint-Alais.

DESTIVAL.

Avant la fin de l'année j'arrangerai cette affaire-là. Moi je prends l'intérêt de mes cliens... et vous, vous l'êtes, car tout a été bien entendu entre nous. J'ai là ma reconnaissance (*il la tire de sa poche*) : deux cent soixante mille francs.

AUGUSTE, *tirant son porte-feuille.*

Vous ne m'en voudrez pas ; mais je ne puis disposer que de deux cent cinquante mille.

DESTIVAL.

C'est dix mille francs que vous me devrez.

AUGUSTE.

Il faut refaire la quittance...

DESTIVAL.

Nous verrons cela plus tard. Allez... allez, j'ai en vous une entière confiance.

Il lui donne la quittance et prend le porte-feuille.

AUGUSTE, *à part.*

Cet homme est sûr.

DESTIVAL, *à part.*

Il me fait tort de dix mille francs.

On sonne la cloche du déjeuner.

SCÈNE XIV.

PHILIPPE, CÉLINE, AUGUSTE, DESTIVAL, ÉLODIE, THÉODORE.

Le reste de la société occupe le fond de la scène. Tout le monde accourt, les uns une queue de billard à la main, les autres une raquette, etc.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

CHOEUR.

Air nouveau de M. Desforges.

Amis, hâtons-nous d'accourir,
J'entends le signal du plaisir.
Oui, la cloche a sonné
L'heure du déjeuné ;
Allons au sein de la gaîté,
Boire et trinquer à la beauté.
Buvons à la gaîté,
Buvons à la beauté.

AUGUSTE.

Que la vive saillie,
Que l'aimable folie
Préside à ce banquet.

DESTIVAL, *à part, montrant le porte-feuille.*

Qu'à rire l'on s'apprête :
Quant à moi de la fête,
J'ai reçu le bouquet.

Ils sortent tous, et reprennent en chœur :

Amis, hâtons-nous d'accourir, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'antichambre de l'hôtel du marquis de Ravinel. Les domestiques sont en livrée. L'entrée du salon est à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, ÉTIENNE, D'AUTRES DOMESTIQUES.

PIERRE.

Es-tu content de ce mariage-là, toi ?

ÉTIENNE.

Ma foi, je t'assure que ça ne m'intéresse guère.

PIERRE.

Mais, enfin, si tu étais quelque chose, et si tu avais une fille de l'âge de mademoiselle Hortense, consentirais-tu à la donner à M. Auguste Dalville, à un jeune homme de rien, parce qu'il a de la fortune ?...

ÉTIENNE.

La fortune dans un ménage, ça empêche bien des choses...

PIERRE.

Bah ! ce sont des idées !... J'ai servi pendant quatre ans chez M. le baron de Molden... Sa fortune n'empêchait rien du tout ! Ah ! si j'étais le marquis de Ravinel, un homme qui va de pair avec ce qu'il y a de mieux

dans notre faubourg ! j'aurais voulu donner ma fille à un duc. Mademoiselle Hortense est gentille, bien élevée; ça aurait fait une jolie duchesse. Moi, il me semble que les gens qui n'ont pas de titres ne sont pas nés pour avoir des domestiques...

Air : *De Mariane.*

Je n'eus jamais, dès ma jeunesse,
Le moindre penchant rôturier.
Enfant, j'admirais la noblesse;
Je fus jokey d'un chevalier.
Un peu plus grand,
Du comte Armand
Moi, j'ai porté la livrée en argent.
Trois ans laquais
Du duc d'Aunais,
Enfin je suis
Factotum d'un marquis.
Et, mon ami, tu dois comprendre
Que, dans le poste où me voilà,
Quand on est monté jusque-là,
On ne peut pas descendre.

ÉTIENNE.

Moi, je ne m'attache à personne. Il n'y a rien d'ingrat comme les maîtres...

Deux personnes entrent.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

M. le comte et madame la comtesse de Saint-Julien.

ÉTIENNE.

En voilà des maîtres où je ne voudrais pas aller. On dit partout qu'ils gardent leurs domestiques ; je crois bien : ils gardent aussi leur argent, et ils leur font la rente de leurs gages.

PIERRE, *qui a regardé.*

Il paraît que le notaire n'est pas pressé..., ni le futur

non plus. Du côté de Monsieur il ne manque plus que son cousin et sa belle-sœur. La voilà !...

Une dame seule.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Madame la baronne de Grandpré, née de Ravinel.

Un homme seul.

LE LAQUAIS.

M. Pajonneau.

PIERRE.

Pajonneau !... C'est de la famille du futur. Ça doit être étonné, ces bourgeois, de se trouver dans le salon d'un marquis.

ÉTIENNE.

Est-ce qu'on s'étonne de quelque chose, aujourd'hui ! Sais-tu que ce M. Pajonneau est riche à millions, qu'il a épousé une femme de l'ancien régime ?

PIERRE.

C'est donc pour cela qu'il en est si fier ?

ÉTIENNE.

Lui ! Au contraire, il se cachait parce que la famille n'était pas à son aise... Mais il commence à les voir depuis l'indemnité.

SCÈNE II.

PIERRE, COMTOIS, ÉTIENNE.

COMTOIS.

Dites donc, vous autres, pendant qu'on s'occupe du contrat, ce qui va durer encore pas mal de temps, je m'en vais donner un coup-de-pied chez mon ancien maître, M. Destival, où j'ai affaire pour des fonds qu'il a à moi.

PIERRE.

C'est lui qui a fait ce beau mariage. A-t-il tourmenté Monsieur pour en venir à ses fins!

COMTOIS.

Il est l'ami de M. Dalville, qui a de l'argent placé chez lui; et ce jeune homme est un bon parti pour Mademoiselle. Car enfin M. le marquis, avec tout le train qu'il mène, n'est pas plus à son aise qu'il ne faut.... Je connais ses affaires, moi. M. Destival avait de la confiance en moi; il me racontait toutes les affaires de ses cliens. Mademoiselle Hortense est jolie; mais voilà tout. Ç'a été élevé dans un pensionnat; ça ne sait rien faire.

ÉTIENNE.

Il ne manquerait plus que cela! Si les maîtres savaient faire quelque chose, que deviendraient donc les domestiques?...

COMTOIS.

Je ne sais pas pourquoi ce mariage-là ne vous plaît pas, à vous autres. M. Dalville est un jeune homme à la mode, qui aime le plaisir. Ça n'a jamais été habitué à voir clair dans ses affaires; ça ne connaît pas le prix de l'argent; c'est une bonne maison à former. Il est plus généreux que son beau-père : il a fait un cadeau superbe à M. Destival.

ÉTIENNE, *à Pierre.*

Tu vois bien qu'il a de la noblesse dans les manières.

SCENE III.

PIERRE, JULIETTE, COMTOIS, ÉTIENNE, DOMESTIQUES.

JULIETTE.

Comtois, vous sortez, n'est-ce pas?....

COMTOIS.

Oui, belle Juliette, qu'y a-t-il pour votre service ?

JULIETTE,

Faites-moi l'amitié de passer chez mon coiffeur.... celui de Mademoiselle n'a pas le temps. Ah! qu'elle est intéressante notre jeune maîtresse, avec sa nouvelle parure! Mademoiselle m'a promis que je ne la quitterais pas. C'est si joli un nouveau ménage! Il y a tant de choses à faire pour quelqu'un d'intelligent!...

Air : *Des maris ont tort.*

Les premiers mois d'une alliance,
Surtout pour de jeunes époux,
Sont des mois pleins de confiance,
Elle s'étend jusque sur nous.
De ces mois nous profitons tous;
Et, comme l'amour s'évapore,
Nous aurons après son départ
Quelques petits profits encore;
Mais ils viendront un peu plus tard.

PIERRE.

Oh! les bourgeois, il ne faut pas les ménager.

JULIETTE.

A propos, M. Pierre, et moi qui oubliais.... Vous savez cette jeune fille qui est déjà venue ce matin pour le bail de la ferme, et qui doit apporter le pot-de-vin? Vous recevrez l'argent. C'est pour Mademoiselle. Son père lui donne cette ferme-là.

Comtois et Juliette vont pour sortir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERTRAND, *un peu en toilette, portant la corbeille de mariage.*

BERTRAND.

Ous qu'il faut mettre ça ?

TOUS.

Ah! c'est la corbeille!... Voyons donc, voyons donc.

BERTRAND.

Laissez donc.... ne touchez pas à ça!

Il pose la corbeille sur une table.

JULIETTE.

Air : *De l'Anonyme.*

Monsieur Bertrand, permettez qu'on admire.
Ces robes-là sont d'un goût merveilleux;
Mais, voyez donc le joli cachemire!

COMTOIS.

Les diamans éblouissent les yeux.

JULIETTE.

Tout est vraiment d'une rare élégance!
Voilà les gants et l'éventail aussi.
Jusqu'au bouquet, symbole d'innocence.....

TOUS.

Que c'est galant de la part d'un mari!

JULIETTE.

Venez, venez, M. Bertrand, je vais vous dire où il faut poser cela. Comtois, ne m'oubliez pas.

COMTOIS.

Non, mademoiselle Juliette. Je vais de ce pas chez M. Destival retirer mes mille écus.

BERTRAND.

Vous y trouverez mon maître; il vient d'y aller chercher des espèces. Il en faut pour ces brimborions-là.

Il emporte la corbeille.

SCÈNE V.

PIERRE, DENISE, COCO, ÉTIENNE, DOMESTIQUES.

DENISE.

Pardon, Messieurs.... On m'a dit que je m'adresse à M. Pierre.

PIERRE.

C'est moi, ma belle enfant.

COCO, *à Denise.*

Dis donc, comme c'est beau!....

DENISE.

C'est moi que j'ons... (*se reprenant*) que j'ai venu ce matin... à l'égard de la ferme de M. le marquis de Ravinel....

PIERRE.

Je sais, la ferme de Sainte-Croix.... à une portée de fusil de Montfermeil.... Vous apportez le pot-de-vin? Vous ne pouvez pas voir Mademoiselle.

DENISE.

Ce n'est pas Mademoiselle, c'est M. le marquis que je voulons... (*se reprenant*) que je désire voir.

PIERRE.

Ça ne le regarde plus, il a donné cette ferme à sa fille. C'est son cadeau de noce. Je suis chargé de toucher les fonds, et si vous voulez me les remettre, je m'en vais les lui porter. Attendez-moi un instant....

DENISE.

Elle lui donne un sac.

Voilà, Monsieur, les cinq cent cinquante francs.

PIERRE.

Je suis ici dans une minute.

Il sort.

SCÈNE VI.

DENISE, COCO, ÉTIENNE.

COCO, *à Denise.*

C'est donc pas ici que demeure mon bon ami?....

DENISE.

Non. Nous irons tout à l'heure. Votre demoiselle se marie donc, Monsieur?

ÉTIENNE.

On fait le contrat ce matin.

DENISE.

Faudra qu'elle *sine* sur mon bail, puisque je vas être sa fermière....

Un homme en habit noir entre.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

M. Moreau, notaire....

ÉTIENNE.

Il ne manque plus que le futur.

DENISE.

Ça n'est pas beau de se faire attendre un jour comme celui-ci.

ÉTIENNE.

Ah! on a bien des affaires quand on se marie.

DENISE.

M'est avis que la première de toutes, c'est de ne pas négliger sa femme; et il s'y prend de bonne heure, votre épouseur, pour exercer la patience de la sienne.

ÉTIENNE.

Oh! Mademoiselle elle-même n'est pas encore prête. Il n'y a encore dans le salon que les témoins et les parens d'arrivés. A Paris, on craint toujours d'être venu le premier.

SCÈNE VII.

BERTRAND, DENISE, COCO, ÉTIENNE, DOMESTIQUES.

BERTRAND, *s'essuyant le front.*

Ils appellent ça le plus beau jour de la vie!.... et je n'ai encore rien pris de la journée.

DENISE.

Dieu me pardonne, c'est M. Bertrand!

BERTRAND.

Mademoiselle Denise!

ÉTIENNE.

Tiens, vous êtes en pays de connaissance?

BERTRAND.

Et d'anciennes connaissances : v'la trois ans....

COCO.

C'est-y mon bon ami?

DENISE.

Non.

BERTRAND.

C'est l' petit Coco! Nous grandissons... Eh! bien, mon garçon, et l'école, et les chevreaux?

COCO.

Je n' les perds plus, les chevreaux, et je sais lire. Si vous voulez voir....

BERTRAND.

Non, non, c'est pas la peine! Est-y heureux! y pourrait êtr' sergent. Mais est-y gentil! Mon maître sera bien fâché de ne l'avoir pas vu.

DENISE.

En sortant d'ici, je m'imagine que nous tournerons du côté de chez lui, ce cher M. Auguste! il se porte bien?

BERTRAND.

Oui.

DENISE.

Voilà bientôt six mois qu'il est venu à la ferme. Était-il gai, aimable et sans orgueil; il n'a pas pu voir Coco, parce qu'il était à son école. Je... nous lui apportons des primeurs de la saison. J'ai en bas un petit panier qui lui fera plaisir.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BERTRAND.

Tout ce qui vient d'une bonne et brave fille comme vous... mais...

DENISE.

Est-ce qui lui aurait arrivé quelque chose?

BERTRAND.

Vous ne le trouverez pas chez lui... aujourd'hui.

DENISE.

Qui sait? D'ailleurs nous sont... (*se reprenant*) nous sommes à Paris, nous y voilà... un bout de chemin de plus, Coco et moi nous n'y regardons pas. M. Auguste saura au moins que nous aurons été chez lui.

PIERRE *dans la coulisse.*

Dites à Joseph de prendre le cabriolet et d'aller chercher M. Dalville.

DENISE.

Ah! il est donc.... vous ne disiez pas qu'il était invité à la noce!..

ÉTIENNE, *qui est assis près de la table avec l'autre domestique.*

Invité!.. c'est le marié.

DENISE.

Le marié!..

BERTRAND.

Oui...

Air nouveau de M. Doche fils.

DENISE.

Quoi, votre maître se marie!
C'est donc bien vrai, M. Bertrand?

BERTRAND.

Oui, Mamsell', c'est un' chos' finie.

DENISE, *à part.*

Ah grands dieux! quel événement!

COCO.

Et quoi ! mon ami se marie ?
Que j' suis content ! que j' suis content !

BERTRAND.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Denise ?

DENISE.

Rien, rien, M. Bertrand.

COCO, *à Denise.*

Tiens, ta main tremble.

DENISE.

C'est la fatigue... nous avons fait la route à pied.

ÉTIENNE, *se levant.*

Vous prendriez peut-être bien quelque chose ?

BERTRAND.

Oui, oui.

ÉTIENNE.

C'est ça ; un peu de notre malaga.

Il sort, ainsi que les domestiques.

SCÈNE VIII.

BERTRAND, DENISE, COCO, *qui va s'asseoir à la table des domestiques et joue avec des cartes.*

DENISE.

Ça se passe, M. Bertrand.... c'est un éblouissement... un enfantillage !..

BERTRAND.

Ah ! mademoiselle Denise, vous ne dites pas tout.

DENISE.

Je me sens mieux.... il faut si peu de chose quelquefois.

BERTRAND.

Oui, oui ; un mot !... il y a de ces nouvelles.... qui.... quand on n'est pas prévenu...

DENISE.

Et moi qui consentais à être sa fermière... qui m'exposais à le voir... tous les jours...

BERTRAND.

Tenez, ma pauvre Denise, dans cette vie tout ne va pas comme on le voudrait bien. Il y en a qui ont du bonheur; mais il y en a qui n'en ont pas; et ceux-là il leur faut du courage.....

DENISE.

Oui, M. Bertrand.

BERTRAND.

Je sais bien ce que c'est... ah! Dieux! si j'sais c' que c'est!.. On se fait des chimères... on se forge des idées... et puis un beau jour, tout ça manque à l'appel.

Air : *Te souviens-tu.*

Combien de fois, portant une ordonnance,
Et fatigué, harassé d'être à ch'val,
Je me suis dit, le cœur plein d'espérance :
J'aurai mon tour pour être général.
Pour peu qu' la guerre un jour me favorise,
Je march'rai d' pair avec tous ces gens-là....
Dans vot' villag', ma pauvr' mamsell' Denise,
N'auriez-vous pas rêvé quelqu' chos' comme ça?

DENISE.

C'est vrai, M. Bertrand...

BERTRAND.

Eh bien! quand le sort est là... qui va à l'encontre... quand on se dit : c'est fini... c'est alors qu'il faut avoir de la force.

DENISE.

J'en aurai.

BERTRAND.

On oublie...

DENISE.

Oh! non, M. Bertrand, on y pense toujours, mais on se dit...

BERTRAND.

On ne se dit rien ; car si on se disait quelque chose, ça serait peut-être encore pour revenir sur le passé, pour entretenir des idées dont faut se débarrasser. Il faut trancher dans le vif avec les blessures ; sans ça on n'en guérit pas.

DENISE.

Oui! M. Bertrand... c'est vrai ce que vous dites là, faut trancher dans le vif. Dès demain je renvoyons..... (*se reprenant*) je renvoie mon bail... Je ne veux pas avoir rien de commun... parce que... c'est pas sa faute... c'est la mienne... je savions bien que tous ces propos de Paris c'est des... Mais il était si bon!... Ah! voyez-vous c't enfant sera cause que je n' l'oublierai jamais.

BERTRAND.

Qu'est-ce que vous dites donc, mamselle Denise?..

Air : *Faut l'oublier.*

Faut l'oublier, j' vous l' dis d'avance,
Faut l'oublier pour vot' repos ;
Songez que le plus grand des maux
Est un amour sans espérance.

DENISE.

Monsieur Bertrand, j'y songerai :
Toute espérance m'est ravie ;
Ah! soyez sûr.... j'obéirai....
Je me dirai toute la vie :
Je l'oublirai. (3 *fois.*)

ÉTIENNE *entre avec un platau.*

Tenez, tenez, mamselle.

COCO, *se levant.*

J'ai bien soif aussi.

BERTRAND.

Prenez, prenez, Denise... du courage...

DENISE.

Oh! j'en aurai.

Elle a bu à peine une cuillerée, qu'elle donne à Coco.

COCO.

Il est bon le vin de la ville.

SCÈNE IX.

PIERRE, BERTRAND, DENISE, COMTOIS, ÉTIENNE, COCO.

COMTOIS, *arrivant en nage et criant.*

C'est affreux, c'est épouvantable, c'est une infamie! Ah! c'est un scélérat!

BERTRAND, ÉTIENNE ET PIERRE, *qui entrent.*

Qu'est-ce donc?

COMTOIS.

Il est parti!...

BERTRAND ET ÉTIENNE.

Parti!... qui?

COMTOIS.

M. Destival.

BERTRAND ET ÉTIENNE.

M. Destival!...

COMTOIS.

Je suis ruiné! abîmé!... Il m'emporte mes mille écus. Ah! les misérables gens d'affaires!

Air : *Vaudeville des Anglaises.*

La boutique, la chaumière,
Vont chez eux porter leur or;
Des deniers de la misère
Ils composent leur trésor.

Du luxe que l'on affiche
Les progrès sont effrayans.
Et maintenant c'est le riche
Qui vole les pauvres gens.

BERTRAND.

Ah ! mon Dieu ! et mon pauvre maître !

COMTOIS.

Quand il a appris sa fuite, anéanti par cette nouvelle : « Grands dieux ! s'est-il écrié, toute ma fortune... »

PIERRE, *à part.*

Ah ! c'était toute sa fortune : bon.

Il s'échappe tout doucement.

COMTOIS.

« Je suis perdu. » Et aussitôt, il a demandé un cheval pour courir après. Mais les coquins, ça va si vite...

BERTRAND.

Il passe entre Denise et Comtois.

Mes amis, n'ébruitons pas cette nouvelle ; rien n'est encore désespéré. Avec le secours de la Providence et un bon cheval de poste...

DENISE.

Ah ! ce pauvre M. Auguste !

COMTOIS.

Air : *Romance de Téniers.*

J'ai d' sa part remis une lettre
Où c' pauvr' jeune homm' désespéré
Demande au marquis de permettre
Que son hymen soit différé.

DENISE.

Ah ! que le ciel exauce sa prière !...
Qu'il soit heureux à son retour ;
Car son bonheur, hélas ! m'est nécessaire
Bien plus encor que son amour.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE, COMTOIS, PIERRE, ÉTIENNE.

JULIETTE, *effarée.*

De l'eau de Cologne !... Mademoiselle se trouve mal.

PIERRE, *sortant.*

Mademoiselle se trouve mal!

TOUS LES UNS APRÈS LES AUTRES.

Mademoiselle se trouve mal !.... De l'eau de Mélisse, de l'eau de Cologne !...

DENISE, *sur l'avant-scène.*

Ah ! s'il ne l'aimait pas !...

Tout le monde sort en confusion.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME ACTE.

Le Théâtre représente une mansarde qui conserve quelques débris d'opulence. Un violon est suspendu, ainsi qu'un fourniment.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *regardant dans un cabinet.*

Enfin, le v'là sur pied, mon pauvre lieutenant. Il l'a échappé belle! Huit grands mois sur le flanc. Mais aussi à vingt-neuf ans on en revient de loin; et puis, il faut le dire, les soins ne lui ont pas manqué. C'est pourtant la friponnerie de ce M. Destival qui a été cause de c'te maladie. Ah! si jamais je le rencontre celui-là, son affaire est toisée. Il n'en ruinera pas d'autre dans ce monde-ci. Mon bon lieutenant m'a fait assez peur, et j'ai bien cru qu'il allait prendre une feuille de route pour l'autre monde.

Air : *Comme il m'aimait.*

Il est sauvé, (*bis.*)
Mon pauvre lieut'nant ressuscite;
Il est sauvé, (*bis.*)
C'est l' ciel qui me l'a conservé.
Son médecin, homme d' mérite,
Ne veut plus lui faire de visite:
Il est sauvé. (*ter.*)

Il est sauvé, (*bis.*)
Il prend du goût à ma cuisine;
Il est sauvé, (*bis.*)

Son appétit me l'a prouvé.
Mais, Dieu m' pardonne ! à la sourdine
Le v'là qui r'gard' la p'tit' voisine :
Il est sauvé. (*ter.*)

SCÈNE II.

AUGUSTE, BERTRAND.

AUGUSTE, *marchant lentement.*

Eh bien ! mon fidèle,.... tu vois, je n'étais condamné que par défaut.... J'en ai appelé.

BERTRAND, *lui donnant un fauteuil.*

Je crois, mon lieutenant, que le général d'en haut a voulu vous laisser le temps de vous amender.

AUGUSTE, *s'asseyant.*

Et comment veux-tu que je ne sois pas sage, avec cette pâleur ? Ah ! mon ami.... A propos, connais-tu cette jeune fille qui loge au cinquième dans la maison en face ?.... Je ne sais, il me semble que ces traits-là ne me sont pas inconnus.

BERTRAND.

Vous avez la mémoire si bien meublée de ce côté-là...

AUGUSTE.

Au surplus, c'est pure curiosité.... Il y a aussi au-dessous d'elle une petite brune aux regards éveillés... C'est une jolie fille.

BERTRAND.

Mon lieutenant, elle est mariée.

AUGUSTE.

Je suis fâché qu'elle soit mariée.

BERTRAND.

J'admire en vérité.... comme la maladie vous a rendu sage. Voilà huit jours que vous êtes convalescent,

et déjà vous contrôlez le personnel féminin du quartier....

AUGUSTE.

Par habitude.

Air : *Muse des Bois.*

Le vieux soldat qu'on met à la réforme,
Du temps passé garde le souvenir;
Au seul aspect d'un ancien uniforme
Il sent son cœur s'émouvoir de plaisir.
Du vieux soldat j'ai toutes les chimères :
Ce pauvre cœur que l'on force au repos
Bat à l'aspect de ces troupes légères
Dont si long-temps il suivit les drapeaux.

BERTRAND.

Allons, mon lieutenant, je vois qu'avec la jeunesse il y a toujours de la ressource.

AUGUSTE.

A propos de ressources, je n'ose pas te demander....

BERTRAND.

L'état de la caisse ?

AUGUSTE.

Tu as dû dépenser....

BERTRAND.

Pas mal.... mais peut-être moins que vous ne pensez.

AUGUSTE.

Il ne nous reste plus?...

BERTRAND.

Mon lieutenant, quand vous êtes tombé malade, il y a de cela tout à l'heure neuf mois, il y avait à la masse quatre mille francs. Eh bien! mon lieutenant, il y a encore présent à l'appel, au moment où j'vous parle, près d'un millier d'écus.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

AUGUSTE.

Impossible....

BERTRAND.

La désertion n'a pas été si considérable ; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

AUGUSTE.

C'est impossible. A moins que tu n'aies pas acquitté....

BERTRAND.

Tout est payé, mon lieutenant. Quand je dis tout, c'est-à-dire, le médecin, l'apothicaire, les drogues... Mais nous avons eu des fournitures gratis. Mon lieutenant a des amis dans le beau sexe... qui ne l'ont point abandonné.

AUGUSTE.

En effet, il m'a semblé.... J'étais bien faible.... Mais j'ai un souvenir confus.... Je crois qu'une jeune femme....

BERTRAND.

Vous y êtes....

AUGUSTE, *se levant.*

Air : *Ils sont les mieux placés.*

A la bonté fidèles,
Un peu plus qu'aux amours,
Les femmes ont des ailes
Pour nous porter secours.
Toujours sur le qui vive !
Mon cher, elles sont là
Quand le plaisir arrive,
Quand le bonheur s'en va.

L'aimable Virginie ?

BERTRAND.

Vous n'y êtes plus.

AUGUSTE.

La femme du banquier ?

BERTRAND.

Son cousin est arrivé le jour où vous vous êtes alité, et ça l'a empêché d'envoyer savoir de vos nouvelles.

AUGUSTE.

La baronne de Morville ?

BERTRAND.

Elle ne va pas voir les malades.

AUGUSTE.

Je ne devine pas....

BERTRAND.

La voisine du cinquième.... en face.... celle qui se cache quand vous la regardez....

AUGUSTE.

Son nom?

BERTRAND.

Vous ne soupçonnez pas ?

AUGUSTE.

A moins.... Non.... c'est impossible.... ce ne peut pas être....

BERTRAND.

La laitière de Montfermeil.

AUGUSTE.

Denise !

BERTRAND.

Elle-même.... Ah! mon lieutenant, depuis que je suis à votre service, j'en ai bien vu! mais rien qui approche de ça. (*Auguste va s'asseoir près de la fenêtre.*) La pauvre fille, dès qu'elle a su que vous étiez malade, elle est venue s'établir dans ce petit cabinet en face. Tout le temps que vous avez été en danger, elle était de faction, ne bougeant pas, fixe au poste.

Air : *Vaudeville du premier prix.*

Y m' semble que je la vois encore
A vot' chevet passer la nuit;

Et sitôt que venait l'aurore,
Ell' s'échappait sans fair' de bruit;
Alliez-vous mieux, c'te bonn' Denise
En était plus joyeus' que nous;
Mais lorsque vous aviez un' crise,
Elle était plus malad' que vous.

AUGUSTE.

Et c'est celle à laquelle je ne pensais pas....

BERTRAND.

Ces fameux bouillons... c'est elle qui les faisait. Alle a mis en réquisition tous les poulets de sa basse-cour.... Ils y ont passé.

AUGUSTE, *revenant en scène.*

Quoi! c'est Denise?

BERTRAND.

Et je dis que ses soins en ont plus fait que la médecine. Quand vous repreniez un peu, elle s'en retournait à Montfermeil donner un coup-d'œil chez elle. Mais fallait que je promisse de lui écrire, s'il y avait du nouveau.

AUGUSTE.

Lui écrire! toi?

BERTRAND.

Eh! oui, mon lieutenant, grâce à mademoiselle Denise, je pourrais être sergent aujourd'hui....

Air : *De Julie.*

Je conçois bien votre surprise,
Oui, Monsieur, je lis couramment,
Et c'est à mad'moisell' Denise
Que j' dois d'être aussi savant.
Un' femm' excite votre zèle,
Et, quoiqu'on ait l'esprit étroit,
Il faut être bien maladroit
Pour ne rien apprendre avec elle.

AUGUSTE.

Je n'en reviens pas....

BERTRAND.

Au contraire, mon lieutenant, c'est que vous en reviendrez, et que c'est à elle, à cette bonne et excellente fille que vous le devrez. Le soufflet qu'elle vous a donné vous a porté bonheur. Et lorsqu'elle est venue ici, elle n'était pas elle-même très-forte, parce que dans le temps que vous deviez épouser c'te jolie demoiselle qui s'est mariée la semaine suivante avec un autre.... ça lui avait porté comme un coup, cette nouvelle-là. J'ai dans l'idée, mon lieutenant....

AUGUSTE.

Paix.... on frappe.

BERTRAND.

Trois coups ; c'est elle !.... Elle vous aura cru sorti.... (*Il frappe trois petits coups.*)

AUGUSTE.

Que fais-tu ?

BERTRAND.

Je lui dis d'attendre....

AUGUSTE.

Pourquoi ne pas ouvrir? Je brûle de tomber à ses genoux.

BERTRAND, *l'arrêtant..*

Mon lieutenant ne voudrait pas que la joie, le saisissement.... C'te pauvre fille !.... ça tue, la joie.... encore plus vite que le chagrin.

AUGUSTE.

Tu as raison ; et puis ce négligé..... Allons nous habiller. Un peu de toilette n'est jamais de trop quand on reçoit une jolie fille.

BERTRAND.

Toujours le même.

AUGUSTE.

Air : *De Préville.*

Ah ! mon ami, quel moment, quelle ivresse !
Je vais revoir l'objet rempli d'appas
Qui par ses soins, par sa douce tendresse,
A su me ravir au trépas :
A ce bonheur je ne m'attendais pas.

Il sort.

BERTRAND, *à la porte du cabinet où Auguste vient d'entrer.*

Calmez vos sens, Monsieur, je vous en prie,
Une rechut' peut avoir lieu soudain ;
Et ce serait un malheureux destin,
Quand vous avez guéri d' la maladie,
Si vous alliez mourir du médecin.

SCÈNE III.

BERTRAND *seul.*

Si ça pouvait s'arranger, ça ferait bien le plus joli couple.... Mais un lieutenant et une laitière.... Vous me direz, le lieutenant est ruiné, et ça rapproche les distances. Allons lui ouvrir.

SCÈNE IV.

BERTRAND, DENISE.

DENISE.

Bonjour, M. Bertrand..... Eh bien ! comment va M. Auguste ?

BERTRAND.

Le voilà bientôt en disponibilité....

DENISE.

Vous le croyez donc tout-à-fait rétabli ?

BERTRAND.

Dans huit jours, il n'y paraîtra plus.

DENISE.

Je l'examinais tout à l'heure, et j'ai remarqué, en effet, que... nous... n'avions plus à craindre pour lui.

BERTRAND.

Non, Mademoiselle, nous n'avons plus rien à craindre.

DENISE, *soupirant.*

Aussi je venais, M. Bertrand, vous faire mes adieux.

BERTRAND.

Vos adieux?

DENISE.

J'ai donné congé de ma petite chambre, et je retourne à Montfermeil.

BERTRAND.

Quoi, mademoiselle Denise, vous nous quittez?

DENISE.

Oui, M. Bertrand, je le dois. Tant qu'il y a eu du danger, je n'ai pas balancé un seul instant. La reconnaissance.... l'amitié m'en faisaient un devoir; et l'état désespéré du bienfaiteur de ce pauvre petit Girard empêchait qu'on trouvât à redire à ma conduite. Mais, aujourd'hui que M. Auguste se porte bien.... c'est différent.... Ça serait mal de rester ici; et la preuve, M. Bertrand, c'est que je n'oserais le dire à personne.

BERTRAND.

Voilà une raison qui m'embarrasse.

DENISE.

Mais si M. Auguste avait la moindre rechute, écrivez-moi, M. Bertrand, et je serai encore plus vite ici que ma réponse. Bon jeune homme! Il a en vous un ami..... Moi, je ne lui suis plus bonne à rien. Mais surtout ne lui dites pas que je suis venue; ne lui parlez

pas de la pauvre paysanne de Montfermeil, parce qu'enfin.... il a beau être.... ruiné, c'est toujours un monsieur.... Mais si quelquefois.... par hasard, il voulait voir.... le petit Coco Girard, faites-le-moi dire, afin qu'au moins il soit bien reçu. (*Elle étouffe.*)

BERTRAND.

Eh! bon Dieu, mademoiselle Denise, à quoi sert de vous gêner, de vous chagriner? Mon maître sait tout.

DENISE.

Quoi, M. Auguste?...

BERTRAND.

Il sait que vous lui avez prodigué les soins les plus touchans, les poulets les plus gras.... Enfin.... et tenez, tenez, le voilà!

SCÈNE V.

AUGUSTE, DENISE, BERTRAND.

DENISE.

Oh! je m'en vais.

AUGUSTE.

Air : *De la Dame Blanche.*

Restez encor, restez, je vous en prie.

DENISE.

Pour mes champs laissez-moi partir.

AUGUSTE.

Celle qui me sauva la vie
Peut-elle chercher à me fuir?
Celle qui me sauva la vie
Doit consentir à l'embellir.

ENSEMBLE.

Je sens, je sens que sa présence
M'est plus chère (*bis*), encor chaque jour.
Je vois que la reconnaissance
Va nous mener droit à l'amour.

AUGUSTE.

Ah! Denise!

DENISE.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc?... A peine convalescent...

AUGUSTE.

C'est à vous seule que je veux consacrer cette existence que vous m'avez conservée.

DENISE.

M. Auguste, ne parlez pas tant... Vous êtes encore faible ; un peu de raison.

AUGUSTE.

Je n'en eus jamais autant qu'aujourd'hui.

BERTRAND.

Ça, c'est vrai, mon lieutenant.

DENISE.

Ménagez-vous.

AUGUSTE.

Mais, avant de vous obtenir, Denise, je veux vous mériter ; je veux recouvrer cette fortune que j'ai perdue par ma faute, et dont j'aurais pu faire un si noble usage.

DENISE.

Il en faut si peu pour être heureux!

AUGUSTE.

Denise, il y a des convenances qu'on ne saurait braver. Je suis jeune, j'ai du courage... quelques talens... , et un an passé loin de Paris!...

DENISE.

Un an!

AUGUSTE.

Il le faut : j'ai besoin de perdre le souvenir de mes folies.

BERTRAND, *à Denise.*

Laissez-le faire.

AUGUSTE.

J'ai besoin de me réconcilier avec moi-même.

BERTRAND.

Eh ! qui sait si dans nos courses...

AUGUSTE.

En cédant au sentiment que j'éprouve, en recevant aujourd'hui cette main, objet de tous mes vœux, je craindrais de n'offrir à celle qui ranima mon existence qu'une vie pleine d'amertume et de chagrins. Le monde, toujours sévère, souvent injuste, m'accuserait au moins d'imprudence, et me reprocherait de ne vous avoir point apporté en dot la paix et le bonheur... de vous avoir fait partager.... ma misère... Oui, Denise, c'est là le sort qu'un mariage précipité vous préparerait. Je dois être en garde contre moi-même, et plus je vous aime, plus j'attache de prix à votre possession, plus il importe que mon courage ait vaincu le sort, et assuré par mon travail le bonheur de votre vie entière.

DENISE.

Monsieur Auguste, vous savez mieux que moi tout ce qui est bien... Partez... partez, et rappelez-vous bien que Denise... Denise vous attend.

AUGUSTE.

Air : *Vaudeville des Élèves du Conservatoire.*

Vers le beau ciel de l'Italie
Je m'en vais diriger mes pas ;
Mais je n'oublîrai de ma vie
Vos soins si doux, si délicats.
Loin d'afficher une plainte importune,
Ne dois-je pas bénir mon infortune ?

Point de chagrin qui ne soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

ENSEMBLE.

Point de chagrin, etc.

AUGUSTE.

Bertrand, il faut, sans plus attendre,
Partir au lever du soleil.

DENISE.

Et Denise aussi va se rendre
Sous l'humble toit de Montfermeil.
Venez bientôt sous son modeste ombrage
Faire redire aux échos du village :
Point de chagrin qui ne soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

ENSEMBLE.

Point de chagrin, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une jolie petite ferme donnant sur une grande route. D'un côté tous les bâtimens nécessaires à l'exploitation, de l'autre un joli pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES.

Allons, v'là qu' est fait. Ous donc qu'est la bourgeoise?... Ah! elle est à donner à manger à la basse-cour.

DENISE, *dans l'intérieur.*

Air : *Jacquot* (de Brughières).

Au doux appel de la fermière,
Petits habitans de ces lieux,
Accourez d'une aile légère (*bis*),
Répondez par des cris joyeux.
Dès le matin ma prévoyance active
Pour vous a réuni le grain.
Petits (5 *fois*), eh! vite qu'on arrive,
Petits, il va s'échapper de ma main.

SCÈNE II.

DENISE, JACQUES.

DENISE.

Eh bien! mon garçon, tu as sarclé le potager?

JACQUES.

Oui, not' bourgeoise.

DENISE.

Rentré les foins ?

JACQUES.

Oui, not' bourgeoise.

DENISE.

Donné une façon à la petite vigne du clos ?

JACQUES.

Ça a été fait hier.

DENISE.

Maintenant, va à la poste voir s'il n'y aurait pas une lettre pour moi ; et tu passeras dans la Grande-Rue, prendre le petit Girard à sa pension.

JACQUES.

Oui, not' bourgeoise. V'là déjà sa grand'mère ous que j'avons été c' matin.

SCÈNE III.

MARGUERITE, DENISE.

DENISE, *allant au devant d'elle.*

Eh bien ! bonne mère, comment ça va-t-il ce matin ?...

MARGUERITE.

Bien !... bien !... ma chère demoiselle Denise, grâce à vous, à vos bons soins. Ah! il n'y en a pas deux comme vous à dix lieues à la ronde.

DENISE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est ce bon, cet excellent jeune homme, M. Dalville, dont les bienfaits ont été si utiles à votre petit-fils. C'est à lui, bonne Marguerite, que vous devez adresser vos remerciemens.

MARGUERITE.

De l'argent!... ça n'est toujours que de l'argent... ça se compte. Mais, ce qui ne peut pas se compter, c'est les soins que vous avez eus de la pauvre vieille, c'est l'amitié que vous portez à son drôle. Quand il serait votre fils, il n'en serait ni pus, ni moins. Ah! mademoiselle Denise, vous avez ben tort de ne pas vous établir : jeunesse se passe!... Vous allez sur vos vingt et un ans, et il y a tant de gens qui vous aiment; vous pourriez choisir à votre aise. Le fils du percepteur, un blond; le neveu de M. Leblanc, un brun; le gros Fermier Girard, qui tient des deux, tout ça ne demande pas mieux que... Mais je ne sais pas... sans les rebuter trop, vous avez une manière d'éloigner les gens... Savez-vous ce qu'ils disent dans ce village? ils disent que vous êtes fière.

DENISE.

Fière, moi!...

MARGUERITE.

Aussi, faut voir comme je les tarabuste quand il ont l' malheur d' lâcher une parole comme celle-là. Mademoiselle Denise fière!... al' d'vrait l'être du bien qu'all' fait. Mais, pour ce qu' est de ça, y en a-t-il une parmi les plus richardes qu'ayont soin du pauvre comme elle?... Vous, fière! Voyez-vous, les jeunes gens, quand on les rebute... Ils m'ont aussi appelée fière dans mon temps. Mais moi, j'avais une excuse; j'aimais ce pauvre défunt; tandis que vous...

DENISE.

Moi!... et qui sait, mère Marguerite?...

MARGUERITE.

Non, non, mademoiselle Denise, du moins ça n'est

pas toujours dans le village ; v'là au moins un an que vous n'en avez pas bougé !

DENISE.

Oui, mère Marguerite... un an... tout autant... et ce temps-là est bien long quand on espère.

MARGUERITE.

Il est encore plus long, quand on souffre.

DENISE.

Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire du jour où votre petit-fils rencontra son généreux protecteur, et vous savez, mère Marguerite, que vous êtes toujours des nôtres.

MARGUERITE.

Je boirai volontiers à la santé de ce cher homme. Que Dieu le conduise partout où il sera !

DENISE.

Et qu'il le ramène bientôt parmi nous, pour y jouir de son ouvrage.

MARGUERITE.

En attendant, je vas faire un petit tour de jardin. Est-y gentil!... ça n'est pas reconnaissable, mademoiselle Denise ; il y a des châteaux qui ne sont pas si bien tenus que votre petite maisonnette. Ma chère Demoiselle, mariez-vous, mariez-vous.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Tenez, ma bonn' mamsell' Denise,
J' vas vous parler avec franchise :
Vous v'là dans l'âg' de vous marier,
C'est un' dette qu'il faut payer.
Comm' celui qui saura vous plaire
S'ra l'homme le plus heureux d' la terre ;
D' la noce avancez les instans,
Pour qu'il soit heureux plus long-temps.

Elle sort.

SCÈNE IV.

DENISE.

Me marier!... Ah! si l'on pouvait soupçonner!... personne ne se doute de ce qui se passe dans le cœur de la pauvre laitière!... Jacques ne sera pas plus heureux aujourd'hui qu'à l'ordinaire, il ne me rapportera rien de la poste, rien! Je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis six mois... et encore était-ce à Bertrand que j'avais l'obligation... Ce silence me tue; et pourtant, tantôt il faudra rire... parler de lui... Ah! parler de lui, c'est encore un plaisir!

Air : *Vive le Roi* (*du Roi et la Ligue*).

S'il était là (*bis*),
Que de bonheur dans la chaumière
S'il était là (*bis*).
Combien Denise serait fière!
Plus d'un objet qui me railla
Serait jaloux de la laitière
S'il était là (*4 fois*).

Elle rentre en murmurant ce refrain. Au même instant on voit arriver Auguste en habit de voyageur, un petit havre-sac sur le dos. Il s'arrête devant la porte.

SCÈNE V.

AUGUSTE, *continuant*.

Elle était là (*bis*)
Son humble et modeste chaumière,
Elle était là (*bis*)
Celle qui me fut toujours chère,
Dont l'amitié me consola,
A qui je dois ma vie entière,
Elle était là (*4 fois*).

Je m'y perds. Je reconnais pourtant bien la maison du notaire à gauche. Voilà celle du médecin à droite;

C'était à cette place, au milieu, que se trouvait, il y a cinq ans, la chaumière de Denise.... et maintenant c'est une maison. Ah! je crains de le deviner; Denise, irritée de mon silence, aura quitté le pays.... elle se sera mariée.... Mariée!.... Il y a des momens où je le voudrais; car, enfin, que pourrais-je maintenant lui offrir? Entrons toujours. J'aperçois là-bas une vieille femme qui pourra m'indiquer la demeure de Denise. Pauvre Auguste!

DENISE, *ouvrant la fenêtre du cabinet du rez-de-chaussée.*

Ce nom-là me poursuit partout....

Elle accorde sa guitare.

AUGUSTE.

De la musique.... Ah! j'étais bien sûre que cette pauvre Denise n'était plus ici.

DENISE, *dans le pavillon.*

Air : *Il reviendra demain matin* (de Mme Martainville).

Aux tourmens d'une longue absence
Chaque jour ne fait qu'ajouter;
De sa vie et de sa constance
Me faudra-t-il toujours douter?
De la raison la voix sévère
Me crie en vain : Il t'oublîra;
L'Amour tout bas me dit : Espère,
Attends encore, il reviendra.

AUGUSTE.

Quelle voix!.... Non.... non, c'est impossible.

DENISE.

Un an dans cette solitude
Vivant avec mes souvenirs,
J'ai par le travail et l'étude
Rempli mes innocens loisirs.
Je me disais : C'est pour lui plaire
Que Denise apprend tout cela;

Et l'Amour me disait : Espère ;
Apprends encore ; il reviendra.

AUGUSTE.

Dieu ! c'est elle.... Sa voix me fait un plaisir et un mal.... Éloignons-nous. Partons.... et demain une lettre de moi, en lui révélant ma position, lui rendra la liberté.

SCÈNE VI.

AUGUSTE, COCO, JACQUES.

COCO, *sautant*, *à Jacques*.

Laisse-moi donc courir ; puisqu'il n'y a pas d'école, j'vas joliment m'amuser. Avec ça que j'suis le premier... Dis donc, le premier, c'est joli ?

Jacques rentre dans la maison.

AUGUSTE.

Cet enfant si gai.... Ne serait-ce pas ?...

COCO, *à Auguste*.

Qu'est-ce qu'il fait donc là, lui ? Dites donc, faut pas rester là..... Faut entrer dans la maison, si vous avez besoin de quelque chose.

AUGUSTE.

Merci, mon petit ami ; je me retire.

COCO, *le retenant*.

Pourquoi donc vous en aller ? Il y a une fête aujourd'hui.

AUGUSTE.

Une fête ?....

COCO.

Oui.... mais vous ne pouvez pas savoir ça, vous. C'est la fête à mon bon ami. Parce qu'autrefois j'étais pas riche ; et un jour, il y a de ça cinq ans, un

capitaine m'a donné une bourse toute pleine d'or. Ah! dam, c'est qu'il était riche celui-là.... Il en avait de l'argent.... il en avait.... Il n'aura jamais besoin de personne. Et tous les ans, à pareil jour, mamselle Denise, ma vieille grand'mère.....

AUGUSTE, *étourdiment.*

La bonne femme Marguerite existe encore?

COCO.

Tiens, vous la connaissez ma grand'mère.... Et moi... sais-tu mon nom?

AUGUSTE, *embarrassé.*

Oui, vous êtes le petit Coco Girard. Je vous ai vu.... J'étais avec la personne il y a cinq ans...

COCO.

C'est toi qu'est l'soldat? Ma bonne amie... ma bonne amie....

AUGUSTE.

Au nom du ciel....

COCO, *criant en courant.*

L'soldat est arrivé.... l'soldat est arrivé....

SCÈNE VII.

AUGUSTE, DENISE, COCO.

DENISE.

Bertrand! Bertrand!.... Où est-il M. Bertrand?

COCO.

Le v'là.... le v'là l'soldat.

DENISE.

Ciel!.... M. Auguste.

AUGUSTE.

Denise !

Duetto de Doche fils.

DENISE.

C'est lui !

AUGUSTE.

C'est elle !
Moment si doux !
Au rendez-vous
Elle est fidèle.

DENISE.

Il est fidèle
Au rendez-vous,

ENSEMBLE.

DENISE.

Douce surprise
Qui fais battre mon cœur,
Sois pour Denise
Le gage du bonheur.

AUGUSTE.

Ah ! sa méprise
M'accable de douleur ;
Pauvre Denise !
Que je plains son erreur !

DENISE.

Girard, embrassez vôtre bienfaiteur, celui auquel vous devez tout.

COCO.

Quoi ! c'est mon bon ami qu'avait tant d'argent ?

DENISE.

Il a voulu nous surprendre.

COCO, *après l'avoir embrassé.*

Donne ton sac, donne ton sac, je le porterai bien ; il n'est pas lourd. Je vais le mettre dans la belle chambre. (*Bas à Denise.*) Dis donc, puisque mon bon ami est de retour, tu ne pleureras plus ? (*Prenant le sac d'Auguste.*) J'en porterais deux comme cela.

Il rentre dans la maison.

SCENE VIII.

AUGUSTE, DENISE.

AUGUSTE.

Denise, vous ne m'attendiez pas dans cet équipage.

DENISE.

Je vous attendais, n'importe comment.

AUGUSTE.

Les voyages ne m'ont pas réussi.

DENISE.

Je n'ai pas le courage d'en être fâchée.

AUGUSTE.

J'ai eu du malheur....

DENISE.

Du malheur! et vous ne m'avez pas écrit!

AUGUSTE.

Vous écrire! le pouvais-je? Devais-je entretenir un espoir que je ne puis réaliser?

DENISE.

Que voulez-vous dire?

AUGUSTE.

Lorsque j'étais riche, mes professeurs m'avaient donné de mes talens une haute idée; mais, quand j'ai voulu professer moi-même, je n'ai pas tardé à reconnaître que je n'étais qu'un écolier... de première force.

DENISE.

Pauvre monsieur Dalville?

AUGUSTE.

Ma vanité en a souffert autant que ma bourse. Mais ce n'est pas là ce qui m'a le plus affligé. L'ingratitude de mes amis, l'abandon de celui que j'aimais, que je traitais comme un frère....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DENISE.

En effet vous êtes seul... Qu'est donc devenu Bertrand?

AUGUSTE.

Il s'est lassé de mes folies.

DENISE.

Bertrand vous a quitté?..... volontairement? Non, nón, ce n'est pas possible.

Air : *De Psyché.*

Comme au village il a reçu la vie,
Il a gardé les mœurs de son hameau,
Il est resté fidèle à sa patrie,
Il est resté fidèle à son drapeau.
En tout temps l'honneur fut son maître,
Et je suis sûre qu'aujourd'hui,
Quelque part où Bertrand puisse être,
Il est toujours fidèle à son ami.

AUGUSTE.

Et pourtant il m'a abandonné. J'étais à Londres; je revenais de donner une leçon au fils de lord Falkland, la tête la plus dure des trois royaumes : le maître de l'auberge où nous demeurions me remit une lettre. La voici; elle ne m'a pas quitté.

Il la donne à Denise.

DENISE, *lisant.*

« Mon lieutenant, une expédition se présente où il y a gloire et profit pour votre fidèle Bertrand; il n'a pu balancer un instant à tenter fortune aussi de son côté. Il part. Les circonstances peuvent le mener loin; ne vous gênez pas pour l'attendre... il vous retrouvera toujours bien. » Cette lettre n'annonce pas une séparation...

AUGUSTE.

Mais depuis ce jour-là, j'ai vainement attendu son retour; et il y a de cela...

DENISE.

Près de trois mois...

AUGUSTE.

Vous saviez?...

DENISE.

Nous étions en correspondance ; et voilà près de trois mois que je n'avais reçu de vos nouvelles. Mais, Monsieur Auguste, pourquoi penser mal de Bertrand? je répondrais de lui. Dans vos voyages, si quelqu'un vous avait dit que Denise vous avait oublié, vous l'auriez pu croire?....

AUGUSTE.

Quoi! Denise, vous pensiez au malheureux Auguste?

DENISE.

Oui, Monsieur. Mais j'oublie que vous êtes fatigué; entrez... entrez donc.... je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes ici chez vous.

AUGUSTE.

Chez moi?

DENISE.

C'est avec votre argent que j'ai fait bâtir cette maisonnette, et vous n'avez jamais cessé d'en être, à mes yeux, le propriétaire.

AUGUSTE.

Moi? Denise... Non, non, ne gâtez pas le peu de bien que j'ai pu faire : ce souvenir a tant de charme pour moi!... Loin d'ici il m'aidera à supporter...

DENISE.

Loin d'ici!... vous ne partirez plus.

AUGUSTE.

Denise, il m'est impossible...

DENISE.

Eh! quoi, Monsieur, vous ne vous rappelez donc plus votre promesse?

AUGUSTE.

Ah! je dois renoncer au bonheur!

DENISE.

Y renoncer!... et pourquoi? Qu'y a-t-il donc de changé entre nous? N'êtes-vous pas toujours pour Denise le seul homme qu'elle ait aimé! Votre refus, votre éloignement la tueraient; et vous ne voudriez pas être cause de la mort de la pauvre laitière.

AUGUSTE.

Denise, je ne possède rien.

DENISE.

Ah! que je voudrais être à votre place, et que vous vinssiez me dire : Denise, vous êtes tout pour moi; sans vous, point de bonheur; je mourrai de chagrin si vous n'êtes point à moi.... Comme je vous répondrais : Monsieur Auguste, ne mourez pas... Vous voulez ma main... la voilà, la voilà...

Trio, musique de M. Hus-Desforges.

Voilà, Monsieur, ce que dirait
La pauvre petite fermière.

AUGUSTE.

Hélas !... que dois-je faire?
J'éprouve un embarras secret.

DENISE.

La voilà cette main qui vous parut si chère,
Prenez, prenez, prenez-la donc, entendez-vous.

AUGUSTE.

Je n'y puis résister... je tombe à vos genoux.

BERTRAND *dans la coulisse, imitant Denise dans le deuxième acte.*

Laitière.

DENISE.

Laitière.

BERTRAND, *toujours dans le lointain.*

Laitière.

DENISE ET AUGUSTE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

BERTRAND *dans la coulisse, imitant Denise dans le premier acte.*

Hue donc ! Jean-le-Blanc !

DENISE ET AUGUSTE.

C'est Bertrand.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTRAND *en habit de voyage.*

BERTRAND.

Oui, c'est moi-même.

DENISE ET AUGUSTE.

C'est Bertrand.... cher Bertrand!

BERTRAND.

Oui, c'est moi-même,
Mon lieutenant,
Oui, c'est Bertrand.

DENISE. AUGUSTE.

Bonheur suprême ! Surprise extrême !

ENSEMBLE *sur l'air final du quatrième acte.*

Point de chagrin qui ne soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

BERTRAND.

Je vous l'avais bien dit, mon lieutenant, que je vous retrouverais. Ah çà ! je suis sûr que vous n'avez pas été inquiet ?

DENISE.

Non, non, Bertrand.

BERTRAND.

Vous vous êtes dit : Si Bertrand ne revient pas, c'est qu'il s'occupe de moi ; et vous avez eu raison. Dans le

temps où vous couriez le cachet à Londres, mon lieutenant, j'avais remarqué à différentes fois un homme qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un coquin de notre connaissance; seulement je l'avais connu blond... et il était devenu brun. Un beau matin le particulier, en passant près de moi, s'avise de dire à un honnête homme de ses amis, qu'il partait pour Calais. Bon, me dis-je, excellente occasion d'éclaircir mes doutes; je rentre à l'auberge, je vous écris, et en route. Nous voilà sur le paquebot... je tenais mon homme là... en serre-file. Je l'aurais bien entamé chemin faisant; mais j'avais mon plan, et je voulais jaser avec lui en tête-à-tête. Il m'échappe à Calais. On me dit qu'il a pris la route d'Amiens; crac, dans la diligence. J'arrive à Amiens; il venait d'en partir pour Strasbourg. J'y cours en poste. Là, je descends au même hôtel... cette fois je tiens mon homme. Je me présente à lui. Je m'appelle Bertrand, camarade, vous devez me remettre? — Moi, dit-il, je ne vous connais pas. Je fais sauter sa perruque pour lui rendre la vue plus claire... il se fâche... je lui montre le bout d'un petit instrument de poche... il veut crier... je l'appelle par son nom... il paraît que c'est là ce qu'il craignait le plus. Son nom lui a fait un effet!... il faut qu'il ait regardé cela comme une fameuse injure. Monsieur Destival? lui dis-je...

DENISE ET AUGUTE.

Monsieur Destival!

BERTRAND.

C'était l'individu. Nous avons des comptes à régler ensemble; où est le porte-feuille de mon lieutenant, et ses deux cent cinquante mille francs? — Je ne les ai pas. — Il me les faut. — Je ne les ai... — Point de réplique,

ou je te brûle. A ces mots, notre coquin transi de peur, m'avoue qu'il en a mangé une partie ; celle-là je la lui ai laissée. — Et le reste ? — Le reste, le voici, me dit-il en tirant de sa poche un petit porte-feuille contenant quatre-vingt-six mille francs. Les voilà, mon lieutenant ; il n'y manque que les frais de route.

AUGUSTE.

Excellent homme !

BERTRAND.

Ah ! vous m'avez fait faire presqu'autant de chemin que le fripon...

Il va pour remettre le porte-feuille à Auguste, mais celui-ci lui fait signe de le donner à Denise.

AUGUSTE.

Air : *De Colalto.*

Ce dépôt qui semblait perdu
Détruisait l'espoir de ma vie ;
Par l'amitié s'il m'est reudu,
Désormais la prudence à l'amour le confie.
Ah ! dans les jours de la douleur
Mon cœur apprit à le connaître ;
Et dans ses mains je vais remettre
Et ma fortune et mon bonheur !

DENISE.

Et si maintenant que vous êtes riche, je vous refusais à mon tour ?... Mais non, je ne veux pas me punir.

BERTRAND.

Comment ! le mariage n'est point encore fait ?... moi qui craignais d'arriver trop tard !..

DENISE.

Nous vous attendions....

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, COCO, MARGUERITE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

COCO.

Venez, venez donc tous, mon bon ami est arrivé!...

CHOEUR.

Air nouveau de M. Doche fils.

Nous accourons tous en ces lieux
Fêter la plus sage
Du village.
Tout ce qui l'entoure est heureux,
Notre bonheur est son ouvrage;
Pour que le sien nous soit plus doux,
Qu'elle en jouisse parmi nous.

DENISE, *au public.*

Air : *De ma Céline amant modeste.*

Depuis cinq ans dans ma chaumière,
Je me disais : Mes maux doivent finir.
En caressant cette chimère
J'embellissais mon avenir.
Je ne suis pas encor très-rassurée :
Messieurs, montrez-vous indulgens;
N'allez pas dans une soirée
Détruire un rêve de cinq ans.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

COSTUMES, DANS LA LAITIERE.

HOMMES.

AUGUSTE DALVILLE. *Premier acte.* Uniforme complet de lieutenant de la Garde royale. — *Deuxième acte.* Habit bourgeois, pantalon d'été. — *Quatrième acte.* D'abord une redingote de matin, bonnet de police, pantoufles vertes, gilet blanc, cravate nouée négligemment; ensuite une polonaise, col noir, bottes. — *Cinquième acte.* Une veste de voyage un peu mesquine, pantalon rayé, souliers et guêtres, chapeau gris à grands bords, un havresac et une canne.

BERTRAND. *Premier acte.* Uniforme complet de soldat de la Garde royale, trois chevrons, moustaches. — *Deuxième acte.* Chapeau à trois cornes, redingote militaire, pantalon *idem*, souliers et guêtres, col militaire. — *Troisième acte.* Habit carré dont la coupe est ancienne, chapeau ordinaire, col militaire, pantalon bleu, bottes, plus de moustaches. — *Quatrième acte.* Veste militaire, bonnet de police, même pantalon. — *Cinquième acte.* Veste à basques de drap gris, pantalon de toile bleue, guêtres *idem*, gros souliers, casquette à visière.

COMTOIS. *Deuxième acte.* Habit bourgeois, collet de velours, pantalon de couleur, gilet *idem*, souliers. — *Troisième acte.* Habit de grande livrée jaune, chapeau à trois cornes, veste bleue galonnée, culotte *idem*, bas de soie blancs et souliers à boucles.

COCO GIRARD. *Premier acte.* Blouse bleue déchirée, mauvais pantalon de toile, cheveux blonds tombans, bas bleus et chaussons. — *Troisième acte.* Petite veste de toile grise, pantalon de grosse toile rayée, gros souliers, petit chapeau rond, cheveux bruns. — *Cinquième acte.* Veste de drap trop courte et pantalon *idem*, bottines.

FEMMES.

DENISE. *Premier acte.* Jupon de laine noire, corset pareil, manches de toile grise, tablier, bonnet et bas *idem*, gros sabots et chaussons, un mouchoir rouge en fichu, et un sur la tête plié en quatre comme les portent les paysannes des environs de Paris. — *Deuxième acte.* Un jupon rayé, un fichu fond blanc, bonnet rond simple blanc, même corset, mêmes manches, même tablier, mêmes bas, et gros souliers à boucles. — *Troisième acte.* Un déshabillé d'indienne rayé rouge, bonnet rond plus élégant, fichu fond blanc plus élégant, tablier bleu de ciel, bas blancs, souliers à boucles, moins forts. — *Quatrième acte.* Déshabillé blanc, tablier de soie noire, fichu de gaze garni de dentelle, bonnet rond tout en dentelle, bas blancs, souliers ordinaires. — *Cinquième acte.* Jupon de gros de Naples ponceau garni de velours noir, corset de velours noir, tablier de gaze blanc garni de dentelle, un fichu à la fermière en gaze garnie de dentelle, une cornette de tulle brodé garnie de tulle, souliers à boucles fort élégans, ceinture de velours pendante à boucles par devant.

LA MÈRE MARGUERITE. *Premier acte.* Jupon de molleton rayé noir et blanc, corset noir, manches grises, tablier bleu très-commun, fichu rouge, même coiffure que Denise au premier acte, bas blancs, chaussons et sabots. — *Cinquième acte.* Jupon et casaquin à grands pans d'indienne à ramage, tablier rouge, bonnet rond à dentelle, fichu d'indienne à ramage, bas blancs et souliers à boucles.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel